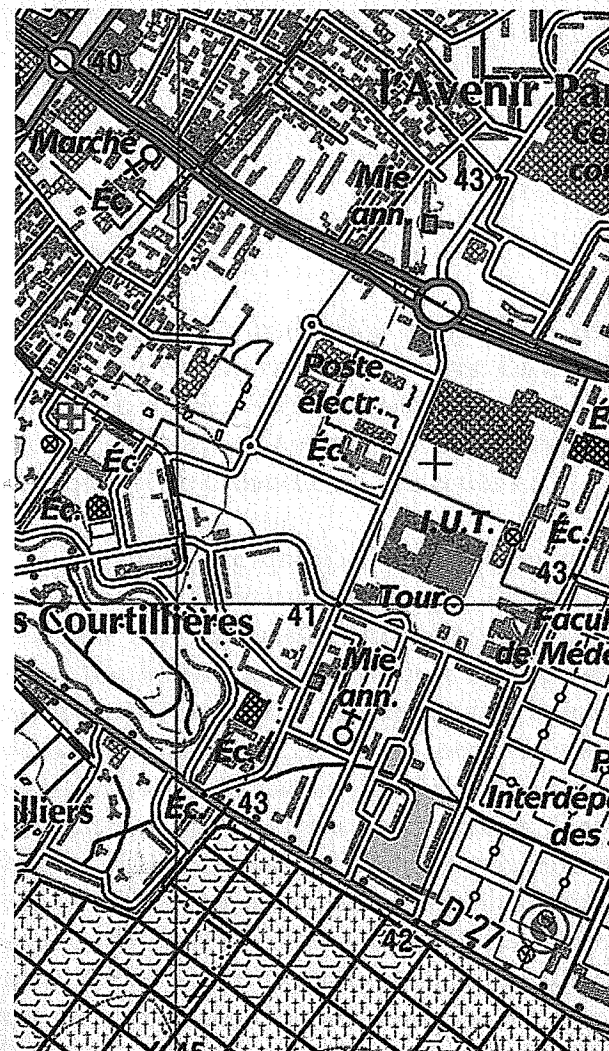


Dépliées, les cartes révèlent des paysages idéaux, aux contours nets, vus, comme dans les rêves, de haut. Représentations souvent irrécyclables avec ce que ces plans sont censés désigner : égaré en rase campagne, on regarde dans toutes les directions, mais rien ne paraît s'accorder avec les formes claires et les couleurs franches de l'image étalée sur nos genoux.

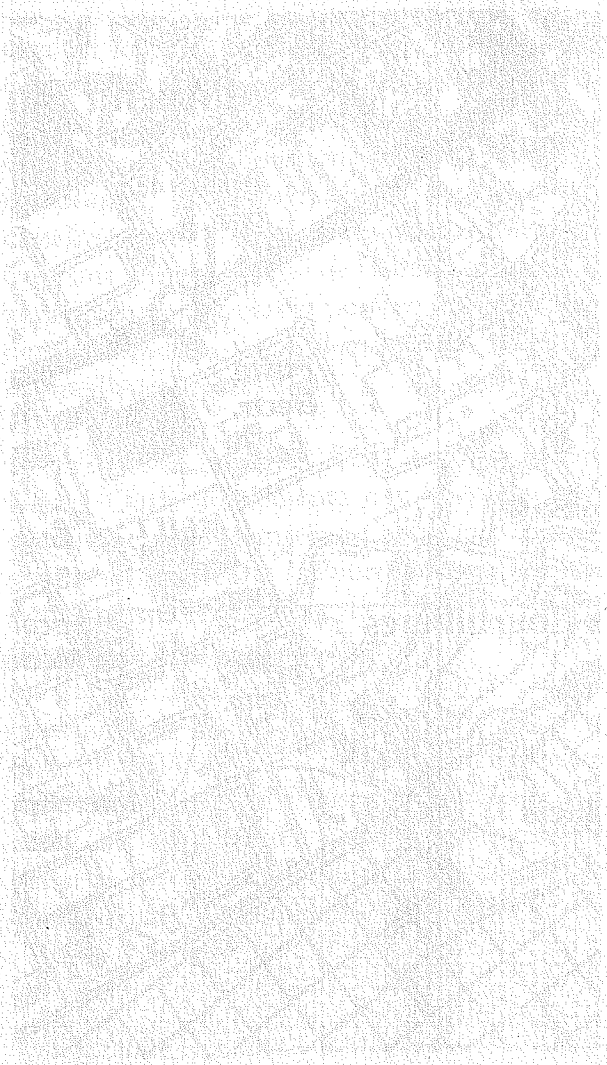
J'ai commencé à m'intéresser aux cartes quand j'ai compris qu'elles n'entretenaient que des rapports très lointains avec le réel. Séchés, découpés, compressés, coloriés, annotés, les lieux y sont comme des ailes de papillons dans un album : des trophées à manipuler avec précaution. Les routes font des lacets harmonieux, les cultures des motifs réguliers, et l'altitude ou la profondeur s'énon-

cent en longues lignes sinueuses et parallèles qui grisent les flancs des montagnes les plus escarpées. Plutôt que de surcharger le dessin et d'en rompre les proportions avec des symboles compliqués, les cartographes laissent parfois certaines zones vierges. C'est particulièrement frappant sur les cartes de villes : l'espace y apparaît irrégulièrement perforé de trous bien nets, comme une boîte de chocolats vidée de ses meilleures pièces.

Qu'y a-t-il dans ces lieux théoriquement vides ? Quels phénomènes ont été jugés trop vagues ou trop complexes pour être représentés sur une carte ? Pourquoi ces occultations suspectes ? Autant de questions nécessitant un examen approfondi. Pendant un an, j'ai donc entrepris d'explorer la cinquantaine de zones blanches figurant sur la carte n° 2314 OT de l'Institut géographique national, qui couvre Paris et sa banlieue. Au cours de cette quête, j'espérais, comme les héros de mes livres d'enfant, mettre au jour le double fond qui manquait à mon monde.



de
où
de
m
cro
ce
so
fi
in
C
M
et
n

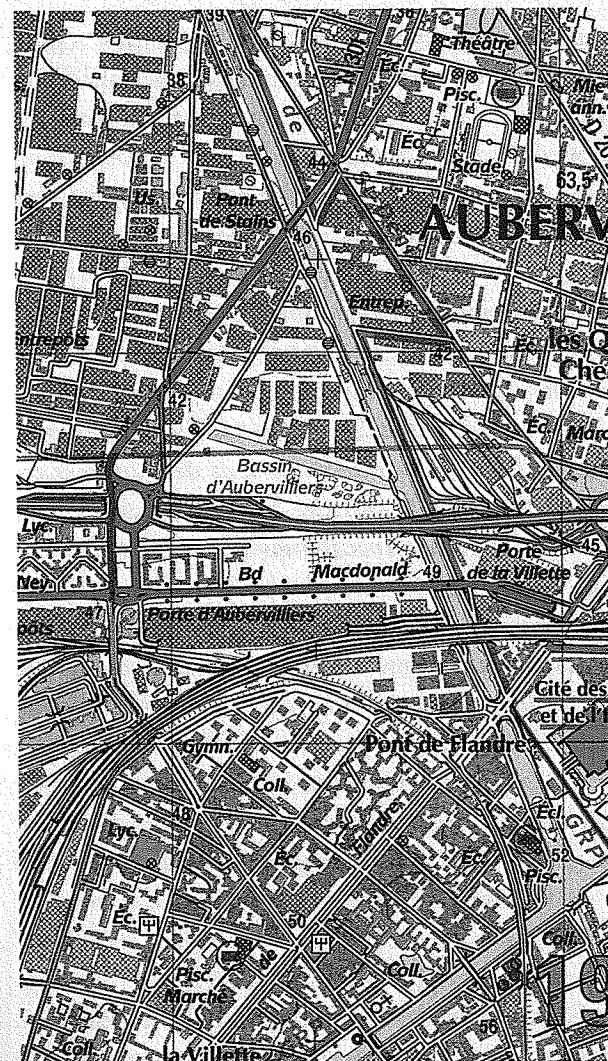


Avant que quoi que ce soit n'apparaisse, on ne voit que des murs et des clôtures. La carte dit qu'il n'y a rien derrière, mais difficile de la croire : si ces zones sont effectivement vierges, pourquoi cette débauche de protections ?

Le premier site que j'ai visité est un rectangle mince et immaculé situé à l'extrême nord du XIX^e arrondissement, entre le boulevard Macdonald, le périphérique, et le canal Saint-Denis. Lorsque je suis descendu à l'arrêt Macdonald du bus PC3, je n'ai aperçu que de hauts murs noircis par les gaz d'échappement courant sur près de deux cents mètres. Une lourde chaîne fermait la seule entrée, et les rares fenêtres qui trouaient la muraille étaient garnies de barreaux. Impossible d'y pénétrer ; ma toute première expédition allait aboutir à un échec complet, ce qui était de mauvais augure pour la suite de mon projet. En faisant

le tour de l'enceinte, j'ai fini par trouver, tout contre le talus du périphérique, une brèche dans le béton. Je m'y suis glissé.

C'est le paradoxe des friches : il y a toujours des clôtures et des pancartes indiquant que le site est gardé vingt-quatre heures sur vingt-quatre par une entreprise au nom menaçant (Euroguards, Vigilantis, etc.), mais il existe inmanquablement un moyen d'entrer facilement, comme si les propriétaires préféraient laisser des passages dérobés permettant aux rôdeurs les plus obstinés d'aller et venir comme par des chatières plutôt que de devoir chaque semaine réparer les trous dans le grillage. En douze mois d'expéditions, je n'ai été arrêté qu'une seule fois par des clôtures neuves, sans trou, et fixées sur des piliers fermement scellés dans le sol : c'était autour des pistes de l'aéroport de Paris-Charles-de-Gaulle qui forment, sur la carte, de grands rectangles blancs. Ne pouvant m'introduire sur le site, j'ai suivi les grilles sur toute leur longueur, me mêlant aux groupes de *planespotters*, ces passionnés qui photographient chaque avion qui décolle ou atterrit. Je les ai interrogés sur la configuration de l'aéroport, que tous connaissent parfaitement, et leur ai demandé si, par



hasard, certains bâtiments n'étaient pas représentés sur la carte que je leur soumettais. Bien sûr, m'ont-ils répondu : au nord du site, en face d'un grand champ de blé, se trouve la zone internationale, par où transitent les étrangers en instance d'expulsion.

Papillonants à la périphérie de la vision, une nuée d'événements vagues, sans suite, bancals, comme ces trois voitures rangées sous le pont, les pare-brise et les fenêtres obturés de papier journal. Avant l'aube en sortent des hommes en survêtement qui s'étirent et font les cent pas en buvant le café d'un thermos (deux véhicules sur trois portent une plaque d'immatriculation étrangère). Ils débarrassent ensuite les banquettes des emballages et des canettes vides, sortent du coffre leurs costumes soigneusement pliés et vont se changer à tour de rôle derrière une des piles du pont. Une dernière cigarette et ils partent, chacun dans une direction différente. J'ai noté tout cela au jugé, très vite, comme on photographie sans viser, l'appareil à bout de bras.

Derrière les hauts murs du boulevard Macdonald, il y avait des amoncellements de cail-

loux, sable, graviers, lampadaires, barrières métalliques et grilles diverses. Le sommet des monticules les plus élevés offrait un point de vue unique sur le boulevard périphérique : l'intérieur des automobiles et le visage des conducteurs défilaient comme ces appartements rapidement entrevus depuis le train à l'orée de la ville. Sur le talus séparant le terrain de la route, deux tentes avaient été plantées : leurs occupants s'agitaient en ombres chinoises sur la toile.

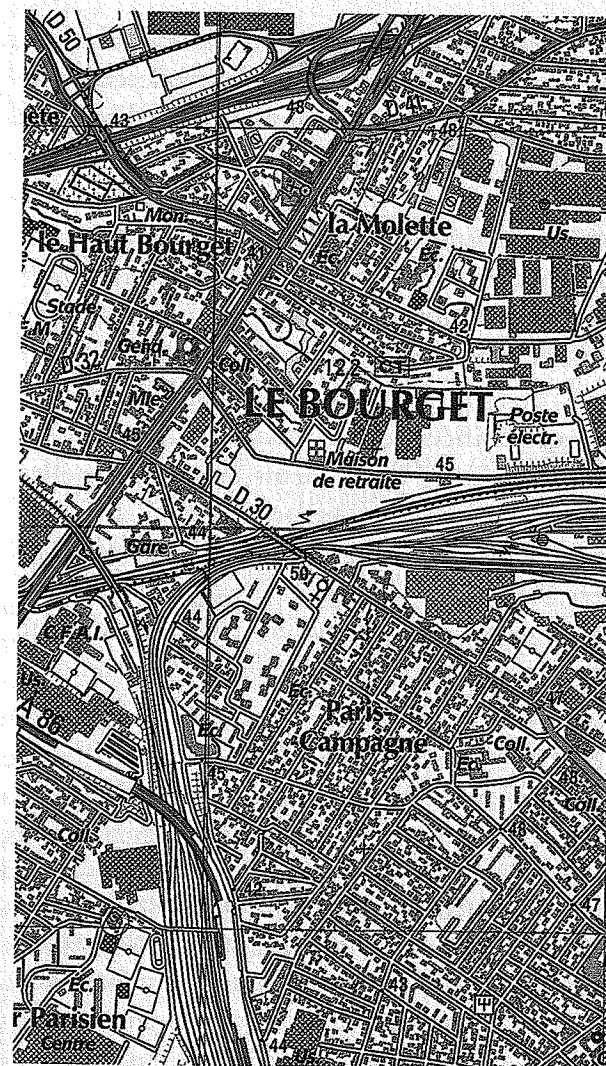
À l'intérieur de l'enceinte s'alignaient une trentaine de petites cabanes de planches et de bâches surmontées de toits de tôle ondulée. On n'entendait pas un bruit, et j'ai cru que ces apprentis servaient à entreposer du matériel ou des outils. Ce n'est que parvenu à quelques mètres des baraques que j'ai senti la fumée, vu le linge qui séchait sur un fil et aperçu la main qui tirait brusquement un rideau sur l'une des rares fenêtres.

Je n'ai pas osé toquer au carreau de ces cahutes et suis ressorti du site pour me poster à proximité et surveiller l'entrée. Quelque temps après, j'ai vu un couple chargé de sacs

en plastique remonter la rue et pénétrer, non sans avoir soigneusement regardé alentour, dans l'issue ménagée dans le mur. Plus tard, deux hommes sont ressortis. Pas des clochards, plutôt des migrants, vraisemblablement des Roms venus d'Europe de l'Est. J'ai calculé qu'une dizaine de familles devaient vivre dans les cabanes (c'étaient effectivement, je l'apprendrai plus tard, des Roms : ils venaient de Slovaquie et seront finalement évacués lors d'une grande chasse aux errants diligentée par la préfecture de police en plein mois d'août).

*déviation du droit chemin
appel
du ciel*

À peine entamée, mon expédition s'éloignait du chemin tracé : en lieu et place des mystères espérés, je ne trouvais qu'une misère odieuse et anachronique, un bidonville caché aux portes de Paris. C'était le premier d'un long défilé : au Bourget, le terrain nu délimité par la voie ferrée et les rues Jean-Jaurès, de Verdun et du Commandant-Rolland sera lui aussi, lorsque j'y passerai, occupé par des huttes de tôle et des enfants en guenilles courant entre les tas d'ordures fumants comme



sur les photographies du bidonville de Nanterre qui illustraient, au lycée, le chapitre sur la guerre d'Algérie de mon livre d'histoire (quelques mois plus tard, lorsque je repasserai, il n'y aura plus rien : toutes les baraques et leurs occupants auront disparu, et un immense panneau publicitaire vantera, images de synthèse à l'appui, le confort des lotissements dont la construction allait démarrer).

À chaque fois, que ce soit devant les cabanes édifiées sous le pont de l'A86, sur les berges du canal Saint-Denis ou dans les salles aménagées par les fumeurs de crack dans les anciens entrepôts de la Sernam, porte d'Aubervilliers, ma naïveté m'exaspérait : venu chercher du merveilleux et ne découvrant que des ruines, je me faisais l'effet du capitaine Haddock qui, au début des *Bijoux de la Castafiore*, s'étonne que des gitans vivent dans une décharge. Soudain dévoilée, cette misère invisible emplissait tout mon champ de vision et modifiait mon point de vue sur la ville, comme dans ces photographies de paysages urbains que le Japonais Nasaro Nasahari prend immergé dans la mer, les vagues se mêlant aux édifices. Brusquement, je ne voyais plus que les ballots de vêtements accrochés aux arbres

voilà
spéculation
niveau sélective
20

près de la gare de l'Est, les abris aménagés le long de la Seine dans les locaux inusités de la brigade fluviale et les huttes de cartons construites sur l'accotement du périphérique, porte de Bagnolet. Par endroits, Paris n'était plus que caravanes et immeubles désaffectés entre lesquels serpentaient, silencieuses et résignées, des files de silhouettes immobiles attendant pendant des heures devant les préfectures, les soupes populaires et les pharmacies.

détail
ensemble

Ce n'était pas simplement mon regard qui se modifiait, mais la ville elle-même qui changeait de physionomie. L'association Médecins du Monde avait commencé à distribuer aux errants de petites tentes rondes qui leur permettaient de s'installer n'importe où, et, lentement, Paris se retournait comme un gant : le dénuement d'ordinaire relégué à la périphérie ou aux profondeurs de la ville affleurait à la surface et s'affichait en pleine lumière. De grands campements se constituaient sur les berges de la Seine, contre le Centre Pompidou, sur les boulevards Richard-Lenoir et dans le square Éloïse-et-Abélard.

interaction
dérèglement

Grossièrement pixelisées, ou bien barrées de la mention « non facturé », mes photographies ne montrent rien. Celle-ci, presque totalement noire, a été prise dans un tunnel de la petite ceinture dont l'entrée est à peine masquée par quelques jeunes noisetiers. Les premiers mètres ne sont que terre battue, bouteilles brisées et planches calcinées. Puis la lumière décroît brutalement, et on bute contre des palettes disposées en quinconce pour contrarier la progression. Au-delà, il n'y a plus qu'une étroite ruelle centrale avec, alignés contre les deux parois, des matelas et des fauteuils, parfois occupés par une forme emmitouflée. Les allées et venues sont très surveillées, et les visiteurs, même accompagnés, sont régulièrement arrêtés et questionnés. L'obscurité est quasi totale, mais elle ne semble gêner personne : l'atmosphère bruisse de conversations et de musiques étouffées. Derrière le désordre apparent, on pressent une organisation méticuleuse, presque maniaque.

Au bout de deux mois, j'avais complètement abandonné l'idée de faire apparaître la moindre parcelle de merveilleux : les blancs des cartes masquaient, c'était clair, non pas

l'étrange, mais le honteux, l'inacceptable, l'à peine croyable : des familles campant dans la boue en pleine ville et des hommes qui, comme à La Courneuve, sous l'A1, devaient aller arracher aux obstacles des parcours de santé avoisinant des rondins pour alimenter leur feu l'hiver. J'ai donc radicalement changé d'approche, décidant, à rebours de toutes les règles que je m'étais fixées, de m'intéresser au contexte, d'interroger les gens, de consulter des rapports et des spécialistes, bref, d'écrire une sorte de documentaire, un texte qui dirait : « Regardez, voilà comment des gens vivent dans votre ville, et vous, vous ne voyez rien ; pire, vous vous organisez pour les cacher. »

Me refusant à les surprendre dans leurs abris (peut-on imaginer intrusion plus violente : « Bonjour ! vous vivez là ? Comme c'est curieux ! »), je suis allé à la rencontre de ceux qui campaient en plein Paris. Malgré la méfiance que je leur inspirais (difficile de leur en vouloir : un type qui traîne à proximité des terrains vagues et cherche, mine de rien, à se

renseigner sur les gens qui y habitent ne peut pas, selon toute vraisemblance, être autre chose qu'un flic, voire pire), Arthur, électricien polonais, et Ruslan, plombier bulgare, ont accepté de me raconter comment ils vivaient dans les recoins du quai d'Austerlitz, de même qu'Ibrahim et sa famille, venus de Mostar pour dormir porte d'Ivry dans de grandes tentes de bâches et de draps cousus cachées dans les bosquets qui recouvrent, à cet endroit, les voies de la Petite Ceinture. Je les écoutais et prenais des notes, comme je le ferais plus tard avec Isaac, Michel et Catherine. Tous avaient la gentillesse de ne pas s'offusquer quand, au lieu de les interroger sur leur histoire, je leur posais des questions pratiques : organisaient-ils, la nuit, des tours de garde ? Disposaient-ils de cachettes pour déposer des affaires et venir les rechercher plus tard ? Lesquelles ? Et comment défendaient-ils leur territoire ? Le soir, je relisais mes carnets, précisant tel point, corrigeant tel autre.

parcourir en étapes

Mais, lorsque j'ai voulu synthétiser toutes les informations rassemblées, les phrases ont

refusé de s'agencer en argumentaire : mes textes n'expliquaient rien, ne racontaient aucune histoire, et laissaient même transparaître par endroits une fascination difficile à assumer pour ces existences portées jusqu'à l'extrême public, ces patientes appropriations d'un coin de rue, d'un trottoir, et ces vies dissolues dans le mouvement et le passage. J'ai vite compris que jamais je n'arriverais à dénoncer quoi que ce soit, préférant la confusion à la clarté, m'y prélassant même, et retardant le plus possible le moment où il faudrait choisir mon camp et cesser d'être transparent, sans poids ni place.

*les de dénonciation
fiction*

stèle de je observeur

[méta - réal]

récit et une transformation
métamorphose, météor-
sculpture...

Laissant en plan mon « documentaire enga-
gé », j'ai recommencé, faute d'autres projets, à
me promener. Hanté par les images de taudis
et de bidonvilles, j'ai tenté d'aménager la
ville : je garnissais de rideaux les gros hublots
percés dans le mur qui isole, entre la porte
de la Chapelle et la porte de Saint-Ouen, les
immeubles du périphérique, puis plaçais sous
un petit guéridon couvert d'une nappe et de
quelques bibelots achetés aux puces toutes
proches. La nuit, je posais de la moquette et
du papier peint dans les passages souterrains
et fermais les deux extrémités des ruelles avec
des rideaux de perles ou de lanières que l'on
utilise au sud de l'Europe pour laisser l'air cir-
culer entre les pièces. Je ne prenais pas de pho-
tographies, je ne voulais rien fixer. Le plus
souvent, les employés de la voirie, alertés par
les riverains, venaient rapidement démanteler

hublots

olivero
d'ordoch
ceuleupor

mes installations. Les aménagements les moins accessibles – un étendoir avec des torchons de couleurs accrochés à la fenêtre d'une usine désaffectée à Pantin – pouvaient rester en place plusieurs jours, rarement plus. Une fois mes travaux réalisés, je restais sur les lieux, traînant alentour et revenant à intervalles réguliers voir ce qu'il advenait d'eux.

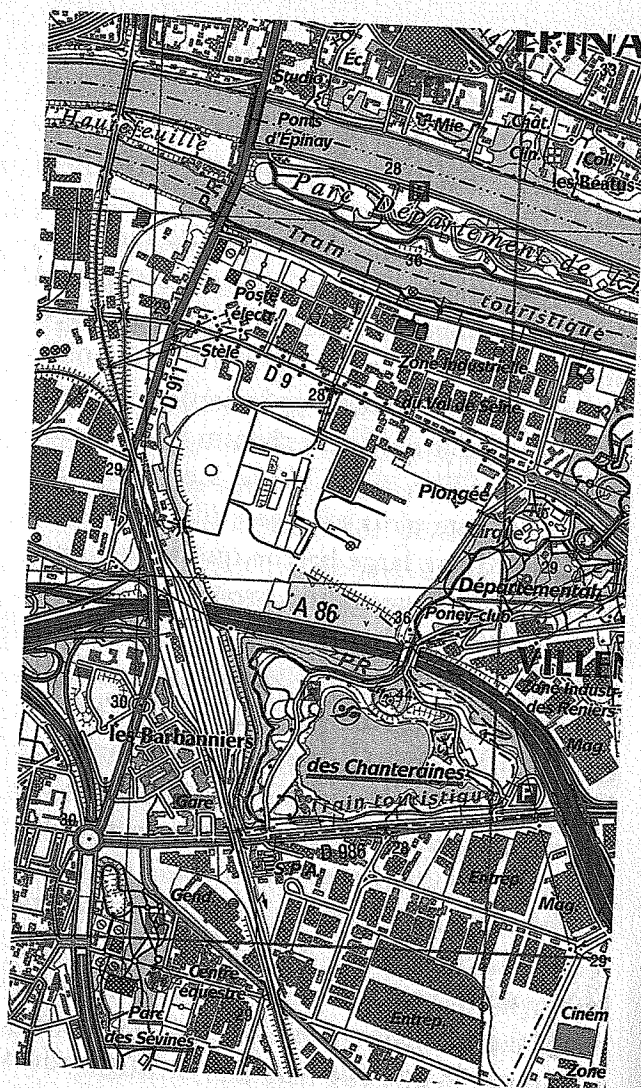
Inévitablement, ces bricolages me ramenaient sur des zones mouvantes, mal définies. Je m'attardais sur les terrains en construction et notais mentalement les périmètres abandonnés : au retour, je ne pouvais m'empêcher d'aller voir comment tous ces détails étaient figurés sur la carte. Au bout de quelques semaines, j'ai repris mes explorations.

Je conserve dans un sac plastique des sections de moulures dorées trouvées au sommet d'un tas de gravats. Parmi les déchets, il y avait aussi la partie inférieure d'une statue en plâtre représentant un personnage chaussé de sandales et portant une longue robe plissée (la cassure, oblique, le coupait à hauteur de la taille), ainsi qu'un chandelier cabossé et une croix. Aplanissant tant bien que mal le sommet du

monticule de débris, j'ai disposé ces objets sur la surface obtenue comme sur un autel puis ai creusé au milieu un trou où j'ai allumé un petit feu de papier et de brindilles.

Si l'on emprunte, à Villeneuve-la-Garenne, l'allée qui fait le tour du parc départemental des Chanteraines, on entend distinctement, à mi-parcours, la rumeur du trafic automobile (c'est l'A86 qui passe sous le jardin). À cette hauteur, il faut quitter le chemin et descendre dans le sous-bois qui le borde. Le grillage sur lequel on bute alors est percé (il faut un peu chercher) d'une large brèche qui permet de se glisser sur le vaste terrain avoisinant, intégralement blanc sur la carte.

Borné au nord par la zone industrielle du Val-de-Seine, au sud par l'A86 et à l'est par les voies du RER C, le site est très sauvage : les herbes montent jusqu'à l'épaule, il y a des mares asséchées et des bouquets de roseaux. Lors de ma première visite, je suis même tombé nez à nez avec un renard (c'est lui qui a détalé le premier). Seuls de hauts piquets jaune vif surmontés d'un minuscule toit en double pente émergent du fouillis végétal, ponctuant le parcours souterrain de gazoducs



à haute pression. Quelques sentiers sillonnent la zone, mais ils s'arrêtent d'un coup, comme un rouleau de moquette, et on doit alors continuer sa progression parmi les ronces.

Au milieu du terrain, la végétation se raréfie, et on aperçoit, au loin, les panneaux indicateurs de l'autoroute (les voitures passent derrière un talus, on les entend sans les voir) et les rails, occupés par de longs convois de marchandises à l'arrêt. Placée comme une île en plein centre de la verdure, une construction futuriste faite de grands panneaux de béton plantés de biais en terre abrite des bureaux et des centres de contrôle de Gaz-de-France (beaucoup plus tard, j'aurais entre les mains une carte du Comité français du pétrole détaillant les infrastructures énergétiques de la région parisienne et je comprendrais alors que la zone que j'ai visitée est l'un des sites de réception du gazoduc Le Havre-Paris).

Plus loin, il y a encore deux autres édifices : un grand hangar en béton au toit cylindrique, totalement désaffecté (on voit encore, sur une cloison, un planning de rotation des équipes de jour et de nuit) et, à l'angle de deux hauts

murs fermant le coin supérieur nord du site, une maison de deux étages en meulière qui semble avoir été la proie d'un incendie : le sommet de certaines fenêtres est noir de suie. Les pièces, à l'abandon, sont occupées par des paillasses de laboratoire. Des bouquets de fils pendent du plafond et le sol est jonché de bris de verre, d'ampoules et d'emballages divers. Lors de ma première visite, je n'ai pas réussi à déterminer quel genre d'activité avait abrité ce bâtiment, et je m'étais promis d'y revenir. C'est ce que je fis trois mois plus tard : les herbes avaient encore poussé, et je me perdis à plusieurs reprises. Mais, parvenu au bout du terrain, plus de maison : elle avait été entièrement rasée. Il n'y avait plus qu'un sol boueux mêlé de débris de tuile et labouré par les engins de démolition.

Prise de très loin, cette photo est, là encore, inutilisable : on distingue à peine le personnage qui gesticule dans l'herbe. Cet homme a d'abord été une forme absolument immobile sous une couverture. Même en collant l'oreille contre l'étoffe, je n'entendais aucune respiration. Inquiétude, aller et retour, tergiversations. Après avoir secoué le corps, sans résultat, il a fallu se

résoudre à soulever l'étoffe. Hurlements du dormeur, qui m'a abreuvé d'injures et a continué à crier et tempêter tandis que je m'éloignais.

Chaque expédition se déployait comme un atterrissage. Avant de partir, il n'y avait, sur la carte, que des formes abstraites et des à-plats colorés, comme un paysage que la distance fige mais, au fur et à mesure que j'approchais, tout s'animait. C'était d'abord des mouvements vastes et lents, une circulation à peine perceptible, puis, progressivement, un grouillement continu. Sur ce fond mouvant, j'ajustai le cadre laissé vide par la carte, espérant que l'invisible s'y manifeste.

Quand je le pouvais, je matérialisais, d'un trait de peinture sur le sol, les limites exactes de la zone blanche, même – surtout – si elle empiétait sur des aires reconstruites ou si elle s'était élargie depuis la réalisation de la carte. Si l'on me demandait pourquoi je traçais avec une bombe de peinture des lignes fluorescentes sur le sol, je répondais d'un air assuré que j'effectuais des repérages pour des travaux de voirie.

de l'arbre

Je garde dans cette boîte d'allumettes une balle de gros calibre patiemment extraite d'un tronc avec la pointe d'un couteau. À cent mètres en avant de l'arbre où elle était fichée un rond était peint au sol. Plusieurs autres cibles étaient disposées autour de ce cercle, dont un panneau « Attention travaux » que les tirs avaient réduit à de la dentelle d'acier.

Je ne flânais pas, j'allais droit à mon but sans m'attarder ni m'intéresser à ce qui portait déjà un nom (afin d'éviter d'apprivoiser paysages et constructions à coups de dates et d'anecdotes, je n'étudiais pas l'histoire des sites, ne m'autorisant d'autre documentation que ma carte et un plan de Paris et de sa proche banlieue édité par les éditions l'Indispensable et qui proclamait fièrement sur sa couverture « Plans police nationale »). À tâtonner dans la zone industrielle de Vitry ou derrière le cimetière de Bagneux pour localiser avec précision une zone blanche repérée sur la carte, je me faisais l'effet d'un fugitif cherchant à savoir s'il avait, oui ou non, dépassé la frontière et pouvait désormais se considérer hors d'atteinte de ses poursuivants.

puke de pourceaux

Parfois, je me trompais dans mes manipulations : à Bondy, j'ai longuement arpenté un quartier d'entrepôts et de magasins qui, j'en étais persuadé, ne figurait pas sur mon plan, sans comprendre pourquoi les cartographes avaient, à cet endroit précis, cessé de représenter un bâti qui ne différait en rien des constructions avoisinantes. J'étais en fait au mauvais endroit : la zone blanche que je recherchais était située à trois cents mètres au nord. Mais, pendant deux heures, de banales constructions de vieux béton m'ont paru équivoques, et j'ai vainement cherché ce qui pouvait les singulariser.

Une fois la zone blanche localisée, j'essayais de décrire le plus précisément que je le pouvais la configuration des lieux. Je prenais ma mission très au sérieux et m'étais muni de tous les outils de l'exploration traditionnelle : une balise GPS, un appareil photo, ainsi qu'un carnet de croquis sur lequel je prenais des notes, effectuais des relevés et dessinais des plans sommaires. À accumuler ainsi les informations et à me glisser par-dessus les murs et les palissades, j'avais l'impression de faire de la géographie parallèle, alternative, à rebours de

la science officielle, forcément impersonnelle et réductrice. Deux rencontres sont venues corriger ce sentiment : celle, d'abord, d'un vrai géographe, qui faisait au quotidien ce que je prétendais faire en amateur, à savoir mettre à jour les cartes. J'avais imaginé qu'il circulait à bord d'une camionnette bardée d'électronique et qu'il était habilité à se faire ouvrir toutes les portes, mais j'ai découvert un type parcourant la banlieue et la campagne dans sa voiture de fonction défraîchie, dormant dans des gîtes de forêt à trente-huit euros la nuit et contraint de négocier longuement avec les châtelains et les propriétaires pour qu'ils daignent le laisser prendre les mesures de leurs domaines.

Plus tard, à Houilles, je croiserais des photographes embarqués dans une voiture roulant à faible allure et mitraillant par la fenêtre ouverte les rues, les immeubles et le mobilier urbain. Sous-traitants de diverses sociétés – un fabricant de navigateurs GPS, un annuaire téléphonique en ligne et un réseau d'agences immobilières –, ils travaillaient à enrichir la base de données de leurs employeurs et opéraient, comme je le faisais moi-même et comme le font, je le comprenais à présent, tous les géographes professionnels, en clandestins.

J'ai encore les paquets de biscuits pour chien dont je me remplissais les poches dans l'espoir d'amadouer les molosses des gardiens. Ils ne m'ont servi qu'une seule fois. Une bande de punks semi-clochardisés avaient mis le feu à un amoncellement de chutes de contreplaqués et regardaient les flammes en buvant : j'ai pu intégrer leur cercle en distribuant mes biscuits à leurs clébards efflanqués. Engourdis par la chaleur et l'alcool, personne ne parlait, et aucun des curieux qui, jusqu'à la nuit tombée, sont venus grossir l'assemblée n'a rompu le silence.

instaurée

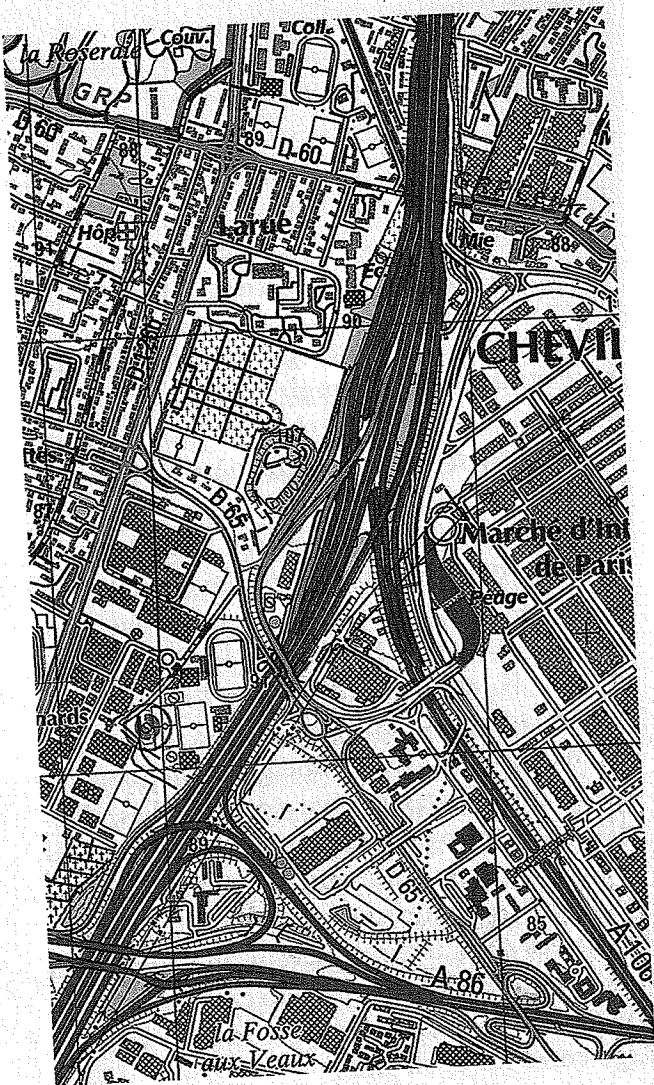
éclue

Malgré leur extrême précision, mes notes peinaient à rendre compte de la configuration exacte des lieux visités. Projeté sur le fond vierge de la carte, tout m'était signe, et je consignais chaque détail : le pan de mur gris d'un ancien hangar, les amoncellements de châssis de voitures, les sacs-poubelles jetés par-dessus les murs, les champs de chardons et d'orties. De ce patient recensement n'émergeait, à la relecture, qu'un ou deux faits saillants : le reste se désagrégeait. Pour ancrer plus profondément le texte dans le sol, la tentation était forte de transformer chaque zone blanche en un petit théâtre où se succéderaient saynètes et personnages. Mais une telle pratique aurait vidé les lieux de leur étrangeté et il fallait sans cesse rabattre le texte sur l'espace nu, sans direction, et empêcher la chaîne du récit de se refermer, la laissant battre contre le

flanc des choses. Mon texte devait rester incomplet, parcellaire, fidèle à l'indécision de ces scènes où le foisonnement des lignes ne formait aucun dessin (sur les photos de mes expéditions, je découpais tout ce qui empiétait sur les zones blanches : les bâtiments étaient sectionnés, les rues, la végétation s'arrêtaient net. Je reconstituais ensuite le périmètre inocupé sur la carte en assemblant ces clichés comme les pièces d'un puzzle).

le vécu
Ceint de hauts murs, le terrain fait office de caisse de résonance et restitue distinctement tout ce qui se passe alentour : conversation des passants, rumeur du trafic automobile, sonnerie de portables. J'ai apporté ici divers appareils d'enregistrement sophistiqués, sans jamais parvenir à capturer autre chose qu'un vague bourdonnement. Le phénomène ne fonctionne qu'à certains endroits, et il faut du temps pour trouver l'angle de mur où l'on entend clairement les paroles prononcées à quelques rues de là, comme si un complexe réseau de tuyauterie venait les déverser ici, parmi les gravats et les sacs plastiques, noyant le visiteur sous un babil de mots usés, ruinés, émiellés.

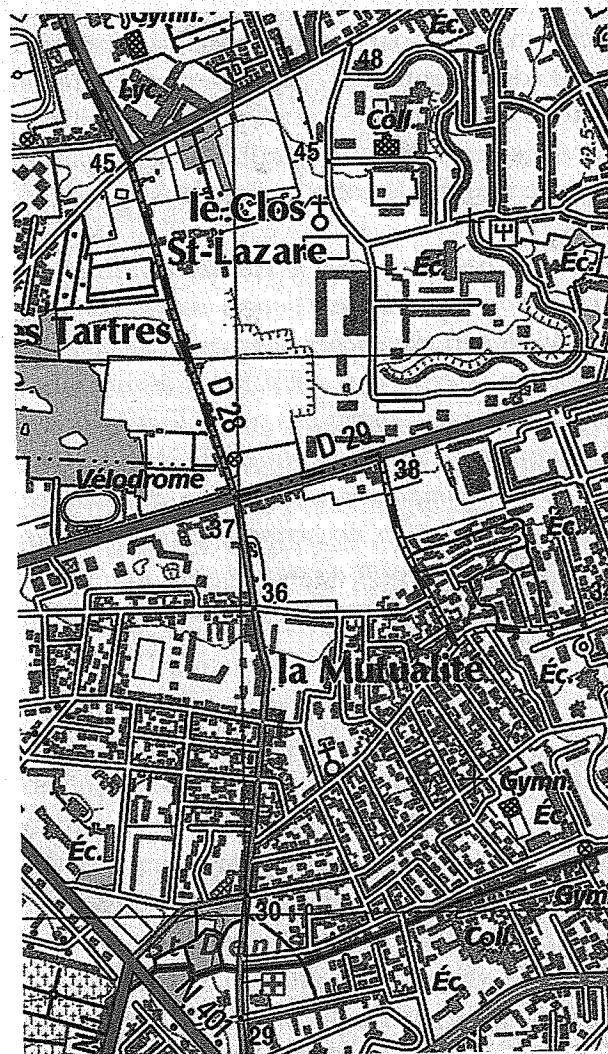
En juillet, j'ai entamé l'exploration d'une zone étrange, un rectangle blanc situé juste en face du marché d'intérêt national de Paris-Rungis, entre l'A6a et le cimetière de Chevilly-Larue. Ma première visite a été un échec complet : je n'ai jamais réussi à pénétrer sur le site, protégé par une muraille difficilement franchissable sans échelle. Pour trouver une brèche, j'ai longé la totalité de l'enceinte, y compris la section surplombant l'autoroute et j'ai essayé, sous les regards que j'imaginais alternativement soupçonneux et goguenards des automobilistes passant en contrebas, d'escalader un grand acacia dont les branches passaient par-dessus les murs, tentative qui ne m'a laissé que quelques épines profondément enfoncées dans le cuir chevelu. Je suis revenu aux heures d'ouverture du cimetière qui jouxte la zone, espérant qu'il existait un passage entre les deux sites.



De construction récente, le cimetière de Chevilly-Larue a lui-même des allures de terrain vague : les tombes occupent à peine la moitié de sa surface. Au bout des allées, un petit funérarium est disposé en demi-cercle et un sentier le coupe en deux. Si l'on emprunte ce chemin, on pénètre dans une forêt de poche qui a poussé sur les flancs de la haute réserve de terre du cimetière (depuis le sommet, on voit jusqu'à Bourg-la-Reine). Il y a de hauts arbres d'essences diverses, notamment fruitiers (j'ai cueilli des pommes et des prunes), des sous-bois, beaucoup d'oiseaux, des clairières couvertes de graminées et des lapins. Tout est tellement parfait que le paysage paraît artificiel, un peu comme ces jardins anglais qui reproduisent avec minutie la nature à l'état sauvage. Durant ma promenade, j'essayais de me convaincre que le vacarme de l'autoroute, toute proche mais complètement masquée par les hauts murs que j'avais tenté en vain d'escalader, était en fait produit par les lourdes machineries nécessaires pour animer le site : souffleries simulant la brise, système d'arrosage automatique, haut-parleurs diffusant les chants d'oiseaux, etc. Je pensais sans cesse à « l'Abbaye de l'Attrape » du magicien Robert-

Houdin et à ses jardins peuplés de pièges et d'automates apparaissant et disparaissant sous les yeux des promeneurs. La tête pleine de trompe-l'œil et d'illusions raffinées, j'ai fini par tomber, au fond du petit bois, sur un abri de bâches translucides perlées d'humidité. Devant l'entrée de la tente fumait un barbecue de fortune où grillaient des épis de maïs.

Sur mon parcours, les taudis étaient omniprésents : le rythme de leurs manifestations pouvait s'intensifier ou se raréfier, mais ils ne disparaissaient jamais complètement (contrairement aux récits d'explorateurs, où la plaine vient toujours succéder à la montagne). Cela se passait toujours de la même façon : d'abord, je ne voyais rien, j'avancais dans les ronces et les hautes herbes, puis, d'un coup, je me tenais devant l'entrée d'une tente ou butais contre une cloison de tôle (les abris paraissaient toujours vides). À Stains, c'était une maison en ruine (il y avait un trou recouvert d'une bâche verte dans la toiture et l'un des murs était près de s'écrouler) située entre la rue d'Amiens et les vergers du Clos Saint-Lazare. Elle était à



de mi masquée par un immense tas d'ordures, mais deux antennes paraboliques flambant neuves ornaient son toit et plusieurs voitures, sans plaque d'immatriculation mais en parfait état de marche, étaient garées dans la cour.

En une année, je me suis constitué une collection appréciable d'images pornos même si, sur la plupart des clichés, l'extrême blondeur des cheveux, le brun égal des corps et le rose saturé des entrejambes ont perdu leur éclat sous l'action conjuguée de la pluie, des chiens errants et des manipulateurs anonymes. Abandonnés dans l'herbe, les magazines présentaient leurs modèles grimaçant d'extase devant un paysage déserté, des murs aveugles et des carcasses de réfrigérateurs.

- jeune/délate
- celerate
- propulse

Les errants ne sont pas les seuls à rôder sur les aires vacantes. Blanches sur la carte, ces zones sont en réalité multicolores, disparaissant sous les lettrages peints à la bombe, les couleurs vives et les personnages aux têtes surdimensionnées. La plupart de ces fresques sont de qualité médiocre, ou bien inachevées : un groupe de jeunes graffeurs croisés sur un terrain aux Barbaniers (leur hostilité quand j'ai émergé des hautes herbes qui couvraient complètement la zone et masquaient aux yeux des passants le mur qu'ils étaient en train de décorer) m'ont expliqué que ces endroits déserts leur servaient d'ateliers, mais qu'ils réservaient leurs plus belles réalisations pour les lieux passants. Griffonnés sur les murs, on lisait aussi des messages personnels – « Marie sale pute » ou bien « Juliette je t'aime » (mode d'expression quasi exclusivement masculin, le

graffiti s'adresse en priorité aux filles : mais
quelles filles passaient par là ?) – et des slogans
d'autant plus radicaux et orduriers qu'on était
venu les écrire là où personne ne risquait de
les lire. Ces inscriptions, mais aussi les cercles
de cendres, les chiens errants, les monticules
de boîtes de bière, les voitures calcinées et les
vitres méticuleusement brisées, tout cela parti-
cipait d'une atmosphère de transgression lasse,
celle d'une interminable journée d'été passée à
tourner en mobylette autour de l'église.

J'aurais bien aimé surprendre en plein repé-
rage l'un de ces groupes (je me souvenais de
quelques noms : *Spiral Tribe*, *TNT*, *Hérétique*)
qui, dans les années 1990, organisaient des
fêtes clandestines dans des bâtiments désaf-
fectés en banlieue parisienne. À l'époque, leur
connaissance véritablement encyclopédique
des moindres accrocs du tissu urbain me fasci-
nait : ils trouvaient toujours un hangar ou une
serre de maraîcher à investir le samedi soir, et
y amenaient les fêtards par petits groupes.
Mais ils ont aujourd'hui déserté les villes et
réapparaissent deux fois l'an sur des champs
ou de vieilles bases militaires perdues en
pleine campagne.

Il y a aussi ces groupes de passionnés qui
consacrent leurs week-ends à explorer les
constructions abandonnées, à grimper sur les
monuments (avec une nette préférence pour
les églises) et à descendre dans les dernières
catacombes encore accessibles. Souvent très
jeunes, la plupart m'évitaient : comment
auraient-ils pu se douter que, vieil adolescent,
j'étais à la recherche des mêmes émotions
qu'eux ? Que j'étais moi aussi persuadé que le
merveilleux pouvait se manifester tout près de
chez moi ? Que je volais quelques heures à
droite et à gauche pour essayer de pénétrer
(sans succès) sur le site de l'ancienne piscine
Molitor ? Que, quand mon téléphone portable
sonnait au milieu d'une expédition, mes inter-
locuteurs, qu'il s'agisse de ma famille deman-
dant « à quelle heure je pensais rentrer » ou
bien de relations professionnelles m'appelant
de fort loin, s'étonnaient de l'écho qui doublait
ma voix ? Je blâmais la mauvaise qualité de
la communication ou bien l'épuisement de la
batterie de mon appareil, évitant autant que
possible de préciser que je me trouvais en
pleine salle des machines d'une ancienne
usine.

À une bande de ces jeunes explorateurs qui m'avaient demandé ce que je fabriquais dans les parages, j'ai tenté d'expliquer mon projet : carte en main, moulinant les bras, j'ai parlé de fantastique urbain et de ces excès de réel qui, soudain, submergent le promeneur. Ils m'ont écouté poliment en se lançant des regards ironiques, puis m'ont expliqué que leur propre pratique était bien moins contemplative : elle consistait, pour l'essentiel, à se lancer des défis et à laisser leur marque sur les sommets conquis, « comme les graffeurs qui essaient tous de tagger plus haut que les copains ».

Pour illustrer mon propos, je les ai conviés à une visite guidée sur la zone blanche d'Alfortville (décrite plus bas). J'avais préparé un itinéraire en dix stations et imprimé pour tous les participants le détail de la carte à explorer. J'ai attendu, mais personne n'est jamais venu. Persuadé, malgré cet échec, qu'on se pressera pour se glisser sous les clôtures et patauger dans la boue en ma compagnie, j'ai prévu d'accompagner la publication de ce texte de circuits organisés.

éclue

Esquissés à la va-vite, mes plans ressemblaient à ces grilles que l'on trace sans réfléchir tout en téléphonant : y reconnaître des éléments était souvent une gageure. Ainsi sur ce dessin, les angles obtus figurent non des bâtiments, mais la zone éclairée par les lampadaires. La nuit, le terrain représenté était en effet plongé dans une obscurité quasi totale et l'éclairage urbain formait un glacis lumineux. La sensation d'invisibilité y était puissante : on était dans l'ombre comme derrière une glace sans tain et l'on pouvait marcher à côté des passants et écouter leurs conversations sans qu'ils vous voient.

*Sourires
Chapeaux*
J'avais le plus grand mal à expliquer ce que je cherchais. Je disais : le pittoresque ne m'intéresse pas. Mais quoi, alors ? Embarrassé, je débatais des références allant de *Non-lieux* de Marc Augé à *Mille plateaux* de Gilles Deleuze et Félix Guattari – « la carte, et non le calque » – en passant par *City of Quartz* de Mike Davis, *Territoire du vide* d'Alain Corbin et *Poétique de la ville* de Pierre Sansot : « Il en est du quartier louche comme de l'île au trésor ou du château que l'on ne peut repérer sur aucune carte, non point qu'ils n'existent pas,

*de
la
boue
l'incertitude*

mais parce qu'ils se situent dans un espace d'une autre qualité qui ne saurait se raccorder à notre espace quotidien. » Mes discours théoriques tombaient généralement à plat : une amie photographe à qui je les avais servis pour la convaincre de m'accompagner dans mes explorations m'a ainsi poliment fait comprendre qu'elle avait passé l'âge des jeux de piste. Pour éviter tout accès de lyrisme déplacé, je m'étais promis de me cantonner à un recensement neutre, dépassionné, des lieux visités et des divers objets qu'ils recelaient.

hauts
site

Mais que faire de ces relevés ? J'aurais pu mettre mes descriptions bout à bout et composer un guide des terrains vagues, une sorte de mode d'emploi à destination des promeneurs. Après Paris, choisi parce que j'y habite, j'aurais travaillé sur d'autres villes en utilisant la même méthode (une première tentative de reconnaissance à Marseille avait rapidement tourné court : j'y avais croisé des jeunes des quartiers nord moins intéressés par ma démarche artistique que par le contenu de mon sac à dos). Mieux encore, j'aurais passé le relais à d'autres qui, mieux que moi, auraient su localiser les trous des cartes dans leur

région. On aurait formé des clubs et organisé des expéditions collectives, fonctionnant en petite communauté de rôdeurs, équivalent urbain des amicales de cueilleurs de champignons. Les cartographes nous auraient d'abord méprisés, avant, de guerre lasse, de céder à notre activisme et de prendre en considération quelques-unes de nos remarques, telle la nécessité d'inventer de nouveaux éléments de légendes pour signaler les bidonvilles, squats, rendez-vous de motards, etc.

neuf
||

Les cartes étaient en effet singulièrement démunies pour décrire les lieux qui m'intéressaient : les seuls signes dont elles disposaient étaient l'à-plat grisé des « bâtiments ordinaires » – les hachures de la même teinte désignaient les « hangars et ateliers » –, les pointillés des « routes irrégulièrement entretenues » et des « sentiers », les courbes orange des « levées de terre », et puis ces lignes toutes simples, fines et continues, qui indiquaient des « détails linéaires non identifiés ». Aveux d'impuissance plus que symboles, ces traits bornaient les régions les moins fiables des cartes, celles où les objets avaient une longueur inférieure à trois mètres et n'étaient donc pas

insuffisance

vide = largeur
couleur / absence

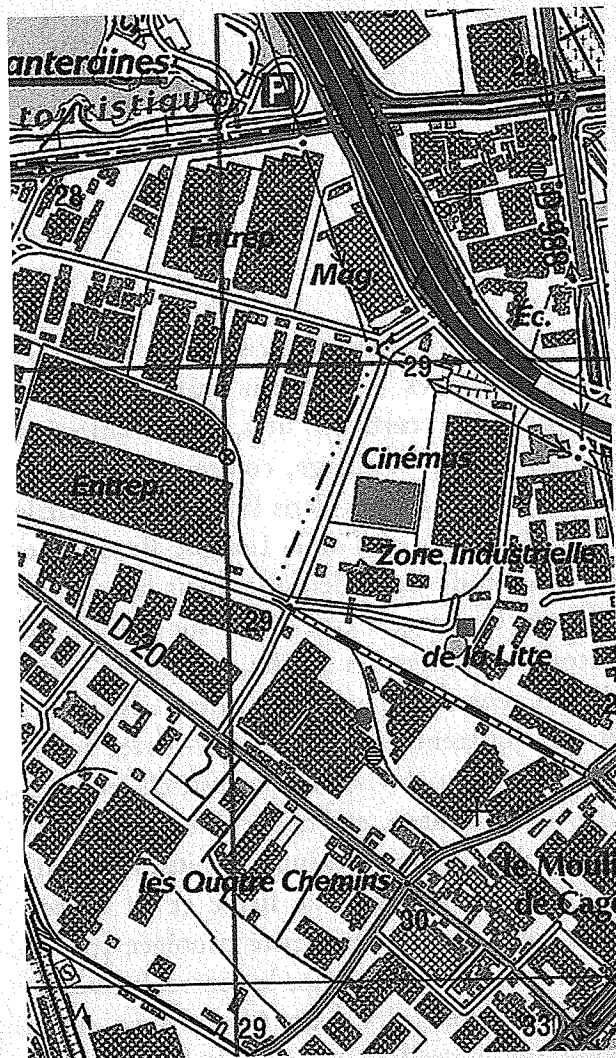
pris en compte par les dessinateurs : les constructions qui y étaient figurées pouvaient, à l'examen, se révéler d'une tout autre nature que leur représentation, comme ces empilements de rondins qui devenaient, à l'image, des cabanons ou des relais de chasse.

Mon fantasme de collectif est finalement resté inassouvi, mais ce désir reste, en creux, présent dans ce texte, et a notamment dicté sa forme ouverte. Au fur et à mesure de la rédaction s'est en effet imposé le sentiment que l'art en général et la littérature en particulier feraient bien mieux d'inventer des pratiques et d'être explicitement programmatiques plutôt que de produire des objets finis et de courir après les tout derniers spectateurs pour qu'ils viennent les admirer. On pourrait même imaginer une nouvelle discipline artistique, faite d'énoncés et de formules : charge aux amateurs, s'ils le désirent, de réaliser les projets décrits, sachant que la majorité n'en fera rien, se contentant d'imaginer, à partir des instructions, de possibles aboutissements, l'œuvre elle-même étant cette oscillation, ce précaire équilibre au seuil de l'expression.

J'écrivais comme on shoote dans des boîtes de conserve, lançant des phrases contre tout ce qui apparaissait. Je notais les trajectoires (glissement à gauche/craquement à droite) et ce qui fuyait à l'extrême limite de la vision (éclats, ombre, couleur). Ça a produit des liasses de feuilles griffonnées que je me promets régulièrement de classer, sans jamais toutefois pouvoir m'y résoudre. Résultat, quand je recherche un texte sur la découverte d'un fût d'une substance particulièrement malodorante, je tombe à la place sur ceci : « Sombres et mous comme de grands sacs-poubelles, les corps de deux grands chiens allongés sous un arbre. Ils semblent ronfler, mais c'est le bourdonnement des mouches : leur gueule est largement ouverte sur une langue blanchie, leur pelage écorché par les rongeurs et leurs yeux vitreux. »



L'apparence, mais également la taille des zones blanches semblaient varier avec le temps : sur certains sites, la désaffectation gagnait sur le voisinage, comme par capillarité. À Gennevilliers, dans la zone industrielle de La Litte, les rues de la Longue-Bertrane et du Moulin-de-Cage délimitent sur la carte un périmètre vierge. Une fois sur place, on découvre un terrain herbu, coupé en deux dans le sens de la hauteur par des rails rouillés et que jouxtent des bâtiments coloriés sur la carte du bleu des « sites industriels en activité ». On avance, et l'herbe fait progressivement place à un parking au bitume fissuré recouvert, par places, de lierre et de ronces. Une vieille pompe à essence protégée par un auvent de métal en occupe le centre. Immédiatement à droite, il y a un Algeco avec, sur la porte, un autocollant à moitié déchiré qui pro-



clame : « Chausson Gennevilliers, un emploi, un avenir pour tous, personne à l'ANPE. » L'espace entre les préfabriqués et la pompe à essence est prolongé, parallèlement à la rue de la Longue-Bertrane, par une allée qui passe entre les hauts murs de quatre hangars (deux de chaque côté de l'allée) pour arriver jusqu'à un portail grillagé. M'approchant de cette entrée, j'ai vu qu'un scooter était à l'intérieur du site, et que la guérite de gardien, sur la droite, était occupée. Je me suis donc prudemment mis à couvert dans un des bâtiments, dont la porte était, par chance, ouverte : c'était un ancien atelier mécanique dont le sol de ciment était creusé d'une tranchée pour effectuer des réparations sous les véhicules. Sur l'un des murs, une mise en garde mystérieuse : « Interdiction absolue de vider du thryclétirène dans les égouts sous peine de sanction. »

(Moi, je venais sur les friches non pas pour y vider mon sac mais, plus fondamentalement, parce que j'assimilais, dans les bouches, sur les écrans, le mot, la parole au déchet. Généré automatiquement, proliférant, le texte était ce nuage toxique qui nimbait les villes et noircissait les monuments et dont je souhaitais,

confusément, étendre l'emprise jusqu'à obtenir un réel saturé de sens, irisé et lourd comme ces flaques de détergent dans lesquelles je mettais régulièrement les pieds.)

Surprise
D'une longue marche au milieu de l'autoroute, avançant entre les deux barrières de sécurité comme dans les coursives d'un navire battu par les vents, j'ai rapporté : deux trousseaux de clefs ; la coque en plastique d'un téléphone portable ; une basket d'enfant taille 27 ornée à la pointe du personnage de dessin animé nommé Bob l'Éponge ; des débris de magazines et de prospectus pieusement recueillis dans un sac plastique afin de les assembler en collage une fois rentré (projet jamais mené à bien) ; une branche de lunettes en métal et une peluche mais, à ma grande surprise, pas la moindre boîte de conserve.

Phénomène inverse des zones blanches, certaines constructions représentées sur les cartes n'existent déjà plus. Ainsi, à Alfortville, j'ai longtemps cherché le bassin qui, partant de la Seine, passait sous l'A86 et faisait un coude jusqu'à la centrale gazière, avant de comprendre qu'il avait été comblé et recouvert

d'herbe et que je le parcourais de long en large depuis un bon moment, tournant et retournant la carte dans tous les sens. Sur le remblai, un chemin avait été goudronné sur une cinquantaine de mètres (on y avait même érigé un lampadaire, dont le fût était encore recouvert de son emballage plastique). Plus loin, en plein milieu de la pelouse jaunie, trois pancartes plantées en terre signalaient les futurs emplacements d'un « atelier de traiteur et deux salles de réception » (733 m²), d'une « marbrerie » (967 m²) et d'un « bâtiment de stockage et de bureaux » (1799 m²). Sous l'œil vaguement curieux de deux clochards qui pique-niquaient à l'ombre, je notai soigneusement le nom des propriétaires des lieux.

Agenda
Les sites que je visitais étaient instables, en proie, comme un front de nuages, à une agitation perpétuelle : tout restait fuyant, à peine entrevu et, bien qu'immobile, j'étais chaque fois saisi par le *satori* du transit qui dérobe le monde.

Cette précarité était accentuée par le fait que les cartes ne sont que rarement mises à jour. La légende de celle que j'utilisais disait :

« Levés photogrammétriques d'après des prises de vues aériennes de 1998 et 1999. Actualisation partielle en 2002. » J'étais comme devant l'une de ces tables de panorama construites au début du siècle sur les principaux points de vue du pays et dont les dessins méticuleux, gravés dans le bois ou le métal, montrent un paysage évanoui, spectral, et qui ne coïncide en rien avec celui qu'on a sous les yeux (ce livre connaîtra un sort similaire : avant même sa publication, certains des lieux qu'il décrit auront été effacés par le reflux urbain, et d'autres seront apparus. Pour éviter qu'elle n'aboutisse, comme la carte qui lui a servi de support, à une représentation figée, l'expérience commencée ici sera poursuivie sur un site Internet, http://www.unsiteblanc.com, avec l'aide des membres de l'Atelier de géographie alternative, un groupe mis en place pour figurer graphiquement ce qui échappe aux représentations usuelles de l'espace).

Cet anachronisme permettait également de comprendre pourquoi certaines zones consignées comme blanches sur la carte avaient en

fait été reconquises depuis longtemps par la ville. Parfois, je déboulais dans des endroits complètement transformés, où l'indécision, le vague, n'avaient plus cours : derrière le Stade de France, tout un quartier d'immeubles d'habitation occupait un rectangle laissé vide sur le dessin ; porte d'Asnières, des HLM ceinturées, à chaque étage, de grands pots de roseaux qui leur faisaient une frémissante façade de feuilles s'étaient encastrées entre la voie ferrée, le périphérique, le boulevard Berthier et l'avenue de la Porte-d'Asnières ; et à Issy-les-Moulineaux, sur la bande blanche qui longe l'avenue de Verdun, s'élevaient désormais de grands ensembles à l'architecture néoclassique avec de hautes fenêtres surmontées de frontons triangulaires.

C'était chaque fois étrange de me promener sur ces sites complètement reconstruits qui, dans mon esprit et sur la carte, n'existaient pas vraiment. À l'exception des HLM de la porte d'Asnières, ces cités étaient, de plus, totalement dépourvues de caractéristiques remarquables et on pouvait légitimement se demander quelles raisons me poussaient à y tourner pendant des heures, prenant des notes

et esquissant de petits croquis. Pour moi, c'était comme si le tamis de la carte avait tranché dans le vif de la ville, découvrant sa pulpe. Je n'étais pas là par hasard et pourtant, j'étais environné de scènes domestiques ne me concernant en rien : enfants jouant dans un parc, couples déchargeant leur voiture, jeunes roulant des joints sur un banc, etc. J'étais, *slut* voyeur sans objet, devenu transparent : libre de tout rôle, j'observais tout ce qui venait s'encadrer dans ma mire, sans rien décrire ni recenser (je me contentais, comme Georges Perec place Saint-Sulpice, de noter les événements les plus notables). Ces séances d'apnée urbaine pouvaient se prolonger durant de longues heures engourdies.

Et, régulièrement, j'ajustais l'objectif d'un appareil numérique ou d'une caméra DV sur les contours d'une zone blanche, enregistrant tous les mouvements sur le périmètre. Aujourd'hui encore, j'ai du mal à m'expliquer ce que j'essayais de faire : un équivalent visuel de la musique d'ambiance ? Je regarde souvent ces images.

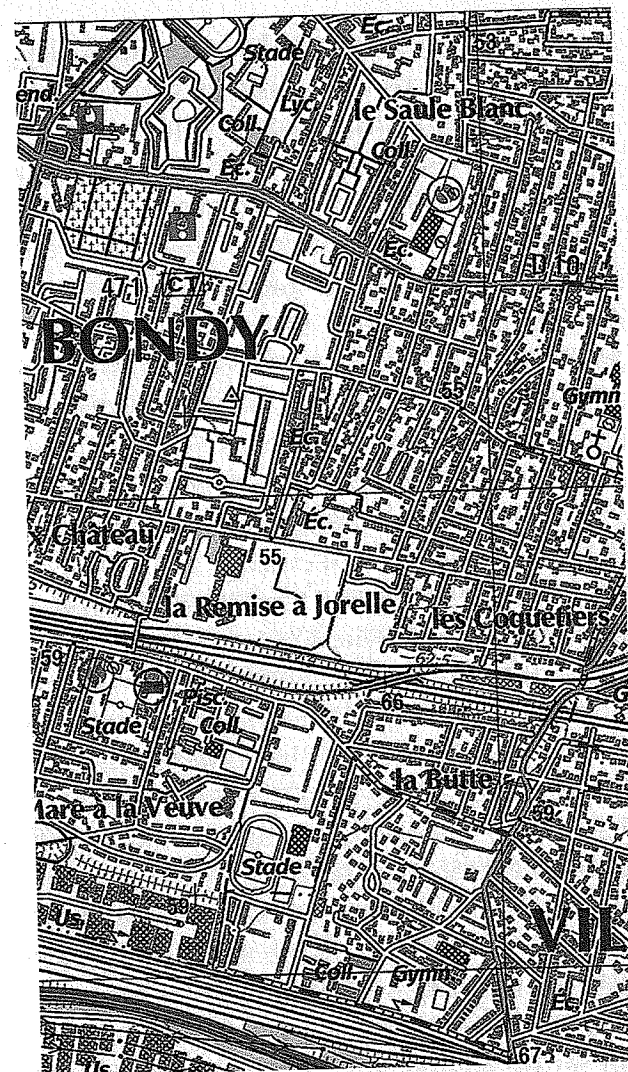
C'est l'une des très rares photos réussies (j'ai même un temps songé à la faire figurer en couverture de ce livre). On m'y voit debout devant un terrain presque entièrement couvert d'une eau sombre et tellement opaque qu'on ne peut en apprécier la profondeur. L'inondation est très localisée – nulle crue ne submerge les rues alentour – et, à en juger par l'état de décomposition des objets qui surnagent, permanente. J'ai sur le dos un petit canot gonflable de plage jaune à fond bleu : sa mise à l'eau a fait se lever, sous la surface du plan d'eau, des nuées noires : à chaque coup de pagaie remontaient des objets nécrosés, presque impossibles à identifier. Ça et là émergeaient de petites éminences couvertes de mousses gluantes, qui auraient pu faire figure d'île. Avant d'arriver sur l'autre rive, le canot a crevé, et il a fallu finir à pied tandis que les boudins rebondis et orange s'amollissaient et s'abîmaient dans l'épais liquide.

Parfois, le comblement des zones blanches était encore en cours lors de ma visite, comme à Bondy, sur le site dit de la « Remise à Jorelle » : sur la gauche, des pavillons, pour la plupart déjà habités, et, à droite, le lotissement

Apollonia, encore en construction. La frontière entre les deux aires n'était pas très nette car certaines maisons achevées étaient encore vides et d'autres, toujours en travaux, déjà meublées. Je visitai longuement le chantier : trois immeubles avaient été édifiés le long de la rue Édouard-Vaillant et derrière, contre la voie ferrée, il y avait une dizaine de maisons individuelles. L'extrême droite du terrain était encore inoccupée : seuls des tuyaux de canalisation émergeaient de la terre labourée. Dans les pavillons, les ouvriers mettaient la dernière main aux finitions, posant la moquette et installant les évier et les baignoires. Attendant qu'on les recouvre d'un tapis de gazon, les jardins présentaient une surface uniforme, brune et nue. L'impression générale était celle d'un quartier dévasté, abandonné en quelques minutes par ses habitants fuyant une invasion.

quartier Ce n'était pas la première fois qu'il me semblait traverser le théâtre d'opérations militaires, et j'en vins à me demander si, inconsciemment, le but que je poursuivais n'était pas fort différent de mes objectifs affichés : toute mon entreprise n'était finalement qu'un long recensement de traces de

but coeli 66



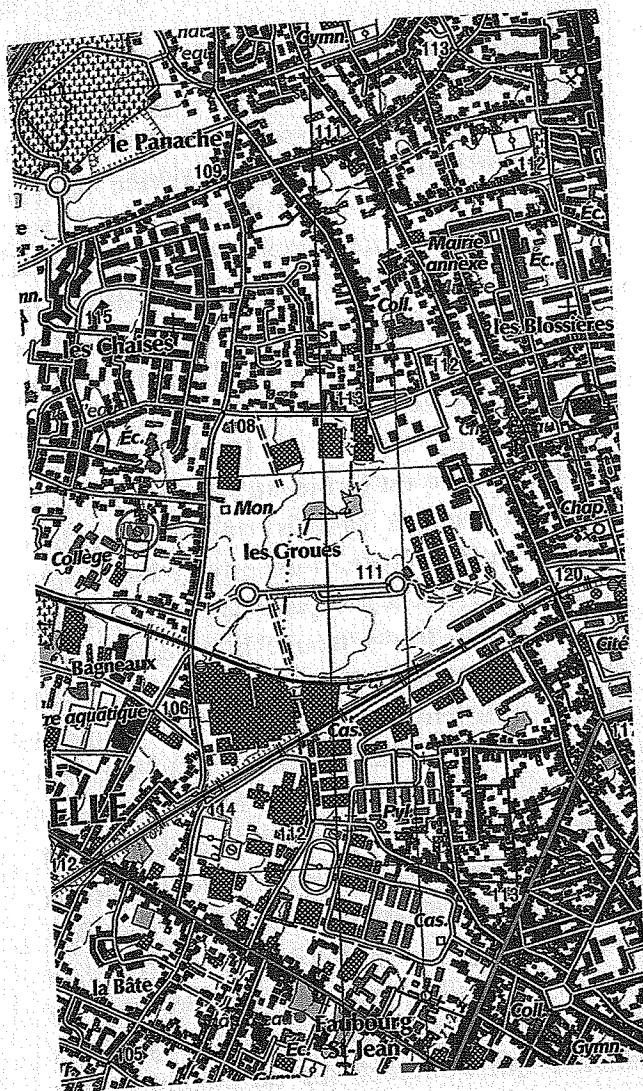
① but effelé
② u coeli

conflits – réfugiés blottis dans des bidonvilles, immeubles incendiés, carcasses de voitures, graffitis haineux, etc. –, comme si j'essayais de rendre visible, sinon compréhensible, une guerre à laquelle la ville, derrière ses façades immaculées et sa signalétique limpide, serait secrètement en proie. D'ailleurs, j'avais toujours peur au cours de mes expéditions : peur de me faire agresser (ça m'est arrivé plusieurs fois) et peur des vigiles et de leurs chiens.

Je semblais découvrir ces correspondances, et pourtant, dès le départ, mon projet avait à voir avec la violence. Avant ma première expédition, lorsque je n'en étais qu'à recenser les zones à explorer, j'avais demandé à plusieurs géographes chevronnés pourquoi il y avait des blancs sur les cartes. « Ce sont des sites militaires, m'avaient-ils répondu, l'état-major a un droit de regard sur les plans qui sont rendus publics, et masque les sites qu'il juge sensibles. » Deux des endroits que j'ai visités par la suite appartenaient effectivement à l'armée, mais c'étaient des champs de manœuvre laissés à l'abandon et non des bases stratégiques dont l'emplacement devait rester secret (précaution qui me paraissait de toute

façon un peu superflue à l'heure de la photographie satellite disponible sur Internet). L'un de ces terrains est situé sur les docks de Saint-Ouen, et l'autre à Orléans, la ville où j'ai grandi.

Orléans est plutôt une petite ville et le champ de manœuvre des Groues forme, en plein milieu de la carte de l'agglomération, une énorme zone blanche. Délimité par les rues du Croix-Baudu, du 11-October et des Murlins, le lieu est fermé, au sud, par une voie ferrée et tient à la fois du jardin public (dépourvu de clôture, il est ouvert sur la ville et parcouru de larges pistes en béton) et du terrain vague (on y trouve la carcasse d'une voiture brûlée et des monceaux d'ordures). Au centre s'élèvent une dizaine de hangars déserts, couverts de graffitis, et, à l'extrême gauche, le long de la rue du 11-October, partiellement masqué par les arbres à papillons, il y a un bâtiment bas et allongé dont la fonction n'est pas immédiatement évidente. Il faut descendre quelques degrés pour y pénétrer : on découvre alors une salle dont l'un des murs est percé, presque au niveau du sol, de plusieurs fenêtres qui s'ouvrent sur un champ de tirs



souterrain long d'une cinquantaine de mètres. Le plafond est constellé d'impacts de balles, il y a divers obstacles pour gêner les tireurs (tas de sables, palissades, etc.), et quelques hublots percés dans la voûte répandent une lumière glauque, presque aquatique. Le site, très sonore, évoque irrésistiblement la nef d'une cathédrale enterrée à la suite d'un glissement de terrain et dont seul l'arête du toit émergerait du sol.

J'ai passé, durant mon adolescence, énormément de temps à traîner, le dimanche à vélo, dans et autour d'Orléans, mais je n'avais encore jamais visité cet endroit (j'habitais certes de l'autre côté de la ville mais celle-ci n'est, encore une fois, pas très grande). À l'époque, j'allais plutôt me glisser dans le tablier du pont Thinat, au-dessus de la Loire, pour écouter pendant des heures le vent et les semi-remorques faire résonner la structure et parcourais en tous sens la forêt d'Orléans à la recherche de gares de campagne perdues sur des voies abandonnées, de haltes forestières au toit crevé par un bosquet de jeunes châtaigniers et de sous-stations électriques ensevelies sous les ronces et le lierre.

(Signature)

(Rangeant des cartons pendant la rédaction de ce texte, j'ai retrouvé certaines des photos prises au cours de ces balades adolescentes : on y voit un hangar dont le toit goudronné s'est complètement effondré, des empilements de chaudières cabossées et des volets fermés laissant filtrer un rai de lumière dans une pièce jonchée d'ordures et de gravats. Aucune de ces images ne m'évoque le moindre souvenir.)

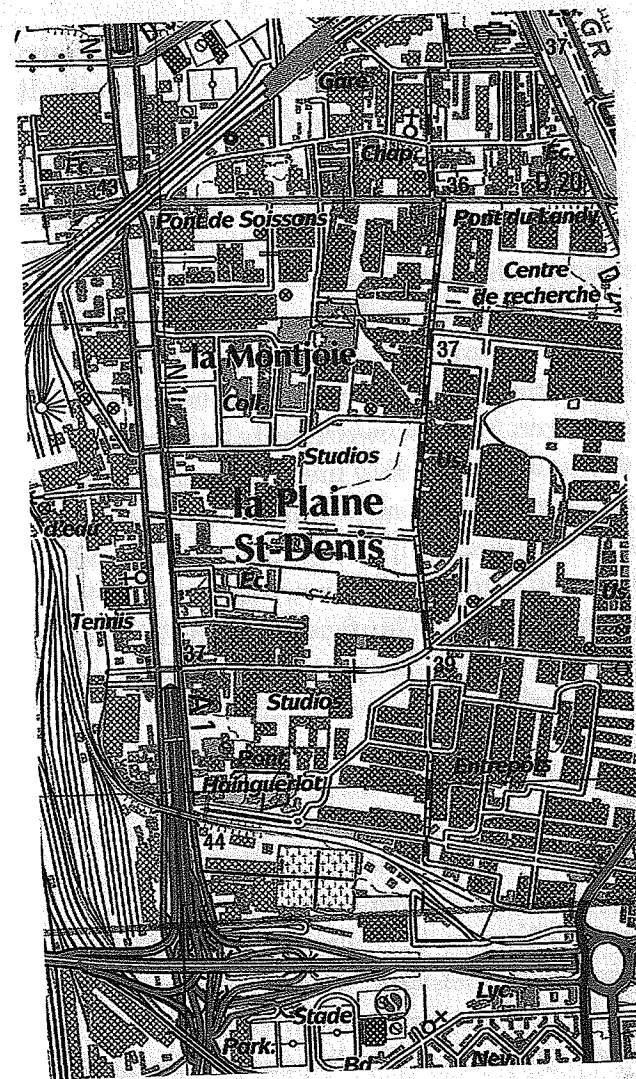
Et, régulièrement, je suivais sur des kilomètres le tracé d'un rail en béton soutenu par de hauts piliers qui part de Saran et traverse la forêt d'Orléans pour se terminer abruptement au milieu des champs de blé, à Ruan-en-Beauce. C'est là que l'on a testé sans succès, en 1969, un prototype d'aérotrain qui devait rivaliser avec les engins japonais. Munie de grandes plates-formes à ses deux extrémités, la structure ressemble aujourd'hui à une station spatiale abandonnée à l'issue d'un vol raté. J'adorais monter voir ce qui restait du centre d'essais et marcher sur la section du rail qui traversait la forêt, le buste émergeant de la cime des arbres. Ce monument était tellement incongru, tellement bizarre, qu'il se prêtait à une multitude de scénarios que j'échafaudais

au cours de mes promenades : le béton dont il est fait m'évoquait notamment celui des bassins portuaires, et j'imaginai que j'avais sous les yeux les derniers vestiges du quai de déchargement d'un gigantesque port asséché.

*Orléans
urbaine*
Je n'ai dérogé qu'une seule fois à la règle de solitude que je m'étais fixée : d'un haut tas de sable et d'ordures émergeaient des blocs de pierre, et j'ai recruté quelques amis (pas très enthousiastes, il faut bien le dire) pour les dégager à la pelle. Nous avons exhumé un portail presque entier, une voûte brisée après le cintre, une section d'escalier, des pans de murs, des portes et des plinthes. On a longtemps cherché sur les parpaings et dans les entrelacs de fer forgé un détail (un sigle, un nom) qui permettrait de déterminer où s'élevait l'immeuble. Mais rien : il n'est même pas sûr que tous les morceaux exhumés provenaient du même bâtiment.

Je me suis régulièrement surpris en train d'élaborer des fictions pour animer les endroits que j'explorais (comme l'auteur de romans policiers Germaine de Beaumont, je pense que le rôle essentiel de l'écrivain est de

« pourvoir d'hôtes les maisons abandonnées ». Un site en particulier a excité mon imagination : en arpentant, sur la plaine Saint-Denis, un vaste rectangle que la carte présente comme vierge, mais qui a été comblé par le centre de bureaux Plaine Espace et le siège social de Poelger CEIM (éclairage, génie climatique, distribution et transport d'énergie, appareillage domestique et industriel, sécurité des communications, outillage et mesure, câblage), je suis tombé, au croisement des rues Saint-Gobain et Fillette, sur un rassemblement de voitures de toutes marques et de toutes nationalités sur lesquelles s'affairaient des mécaniciens en bleu de travail. Les véhicules étaient tous garés du même côté de la rue, le long d'un mur derrière lequel s'élevait de la fumée. Lorsque j'ai risqué un œil par l'une des nombreuses brèches dont cette enceinte était percée – ce qui n'était pas forcément évident, de nombreux individus, et pas du genre à se laisser abuser par un sifflement détaché, y étaient adossés –, j'ai vu des carcasses de voitures, des montagnes de pneus, des cabanes de contreplaqué et des baraques de chantier aménagées en logements de fortune.



hypothèse - version du la fiction

Pour tenter expliquer cette scène bizarre, j'ai successivement imaginé qu'il s'agissait : 1) d'un atelier de mécanique clandestin opérant sur des voitures volées venues de toute l'Europe (les ouvriers étaient des sans-papiers exploités et habitaient le bidonville) ; 2) d'une réunion de passionnés d'automobiles qui bricolaient leurs engins le jour et, la nuit venue, faisaient la course le long du canal Saint-Denis tout proche (les taudis attenants servaient à héberger, pour le week-end, les conducteurs venus de loin) ; 3) d'une caravane itinérante qui, provisoirement immobilisée par de multiples avaries, campait à proximité de ses véhicules en attendant de pouvoir repartir. Pour ne pas dissiper le mystère, je n'ai jamais cherché à savoir ce qui, en réalité, se tramait à cet endroit.

Une autre fois, dans le cadre de mon activité professionnelle, j'ai été amené à me renseigner sur la filiale française de la société nationale d'armement biélorusse. Arpentant un quartier de bureaux anonymes à Clichy pour trouver le siège de cette société, je suis tombé sur une immense friche ceinturée de hautes palissades métalliques par-dessus les-

quelles émergeait une végétation foisonnante. Et si c'était là ? Et si la firme que je cherchais n'existait pas et qu'il n'y avait qu'une boîte aux lettres opportunément située dans cette zone franche sauvage, comme dans les premières planches de *Tintin au pays de l'Or noir*, lorsque Tintin découvre sur un terrain vague de banlieue les bombardiers d'occasion que Dawson, l'ancien chef de la police de Hong-Kong, s'apprête à vendre au général Alcazar ? (La société qui m'intéressait existait en réalité bel et bien : elle était domiciliée dans des bureaux collectifs situés juste derrière le périmètre à l'abandon.)

Cette scène, il faut la retrouver dans le désordre des notes prises accroupi. Les deux hommes se frappaient, violemment mais en silence : les cris que je leur avais initialement attribués venaient d'ailleurs, vraisemblablement de derrière le rideau d'arbustes qui masquait la moitié du terrain. Dans le concert de vociférations, les insultes le disputaient aux encouragements. Je ne l'ai pas écrit, mais je me souviens parfaitement que les deux combattants étaient habillés : l'un d'eux portait même un manteau qui devait considérablement gêner ses

mouvements. Je lis « ils s'affrontent à mains nues et avec tout ce qui leur tombe sous la main ». J'ajoute « se flanquant de grands coups de planche, se jetant des pierres et de la terre ».

Le papier n'en porte pas trace (pas de traits brusques ni de déchirure), mais j'ai brusquement cessé d'écrire : plusieurs spectateurs ont pointé le doigt dans ma direction, et trois d'entre eux se sont dirigés vers moi. J'ai détalé du plus vite que je pouvais, espérant que je saurais retrouver la sortie.

oukash
Les scènes les plus bizarres apparaissent lorsqu'on parvient à déjouer les complexes mises en scène des urbanistes. Pour y arriver, la simple déambulation curieuse et opiniâtre (la fameuse dérive des situationnistes) ne suffit plus : les périmètres sont maintenant sécurisés, les surfaces vernies et les portes condamnées. La seule alternative est de se fixer des itinéraires arbitraires qui faussent les points de vue ménagés et taillent à la serpe dans l'agencement harmonieux des constructions. Pendant des années, j'ai ainsi compilé des circuits touristiques parisiens exclusivement consacrés aux cheminées d'usine (le parcours allait de la rue des Nanettes jusqu'à la rue Descamps) ;

Unak

aux lieux de cultes « minoritaires » (départ devant la société théosophique de Paris, square Rapp) ; et aux constructions en brique rouge (principales haltes : l'usine Panhard, avenue d'Ivry ; la tour de l'Illustration, à Bobigny ; l'ancien siège de la Société télémechanique, à Rueil-Malmaison ; les centraux téléphoniques Ornano et Bergère ; et la faculté de pharmacie, avenue de l'Observatoire). Je ne suis évidemment jamais venu à bout de ces projets monumentaux : comme un collectionneur auquel les antiquaires ont toujours quelque chose de nouveau à proposer, on me signalait sans cesse de nouveaux sites à inclure dans mes circuits, sites qu'il fallait d'abord aller inspecter puis, s'ils satisfaisaient à mes exigences, ajouter dans les itinéraires qui en devenaient toujours plus longs et moins praticables : dépliés sur une table dans un coin de mon appartement, mes plans raturés, mille fois recommencés, ont fini par prendre la poussière comme des puzzles abandonnés (l'exploration systématique des zones blanches des cartes est, on l'aura compris, le dernier avatar de ce vieux projet inabouti).

fosé

Des pionniers ont, bien avant moi, élaboré des stratagèmes pour obliger la ville à tomber le masque. Je pense en particulier à François Maspéro, dont le livre *Les Passagers du Roissy Express* relate un périple touristique le long de la ligne du RER B ; à l'écrivain britannique Ian Sinclair qui, dans *London Orbital*, décrit la capitale britannique telle qu'il la découvre en marchant pendant plus d'une année le long de la route M 25 qui ceint la ville ; à François Bon rendant compte dans *Paysage Fer* du paysage tel qu'il apparaît depuis le Paris-Nancy ; et bien sûr à Jean Rolin, dont le parcours dans son livre *La Clôture* était en plusieurs endroits (rue de la Clôture, place Skanderbeg) tangent à mes propres pérégrinations.

J'ai, pour ma part, longtemps cherché le point de vue qui révélerait la ville. J'ai cru le trouver dans le canyon par où s'évacuent les voies de la gare Saint-Lazare et sur les bas-côtés de l'A6, quand elle traverse le Kremlin-Bicêtre entre deux falaises de béton noircies par les fumées d'échappement (ce résidu lourd et gras qui est l'équivalent urbain des champs

de neige inviolés de l'Arctique). Du fond de ces tranchées, je voyais la ville s'éloigner, tandis qu'apparaissaient hangars, postes d'urgence, quais de déchargement, tunnels d'évacuation, wagons abandonnés et passerelles métalliques : toute une ville parallèle qui s'enfonçait chaque jour un peu plus profond dans la terre pour que s'édifient par-dessus résidences et galeries commerciales.

Ces listes de noms (Patrice Gaubert, Jean Dalon, Micheline Batti : il y en a 3 458 en tout) proviennent de caisses d'archives empilées à la va-vite contre un mur et qui s'étaient ouvertes en tombant, laissant échapper des mètres cubes de documents administratifs et comptables. Tourbillonnant dans le vent, ces listings, brouillons de contrats et notes de frais formaient un long texte éphémère qui bredouillait dans le vide une langue hachée jusqu'au déchet, jusqu'au bruit.

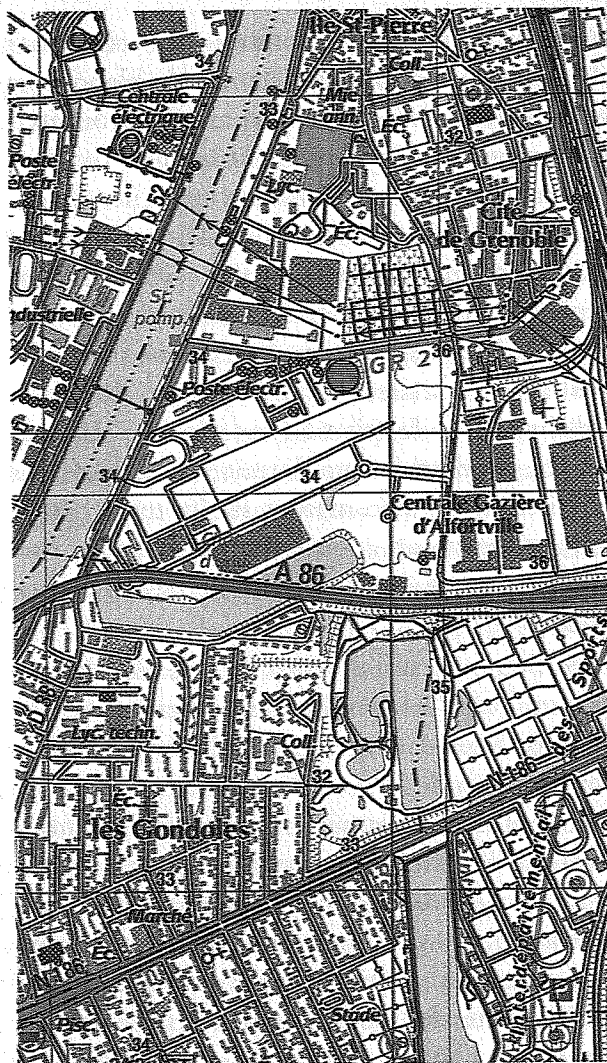
L'apparente passivité des zones blanches cache une sourde résistance au comblement : là, comme dans les marais, se brouillent les frontières entre le neuf et l'ancien, l'occupé et le vacant. Ainsi, si l'on pénètre, hors des

heures de bureau, dans les sièges sociaux qui prolifèrent comme des cristaux aux arêtes acérées le long du Landy et sur l'avenue de Verdun, à Issy-les-Moulineaux, on retrouvera, sous la multiplication des signes d'activité (plannings, téléphones, écrans), la même désaffection qui règne alentour : les tiroirs des bureaux n'ont jamais été ouverts, les salles de réunion sont encombrées de chaises sous film plastique, la moquette s'arrête en plein milieu du couloir, et, au pied des façades immaculées, la terre est retournée et mêlée de morceaux de tuyaux et de fils électriques.

À Alfortville, une zone industrielle récemment construite sur un périmètre inoccupé entre la centrale gazière et l'A86 était, sous sa surface vernie, travaillée par le désordre et le vide. Les magasins et entrepôts Velux (portes et fenêtres), Villeroy et Bosch (cuisines et salles de bain), transports Bedel (déménagement d'entreprise) et Initial Service Textile (locations de linge et de vêtements de travail) s'intégraient dans un décor digne de figurer sur le couvercle d'une boîte de jeu de construction : trottoirs parfaitement découpés, pelouses également vertes, arbres impeccablement taillés, panneaux de signalisation de couleur vive et,

sur le beau bitume sombre des rues, des flèches et des pointillés éclatant de blancheur. Mais, même en pleine semaine, l'endroit était totalement désert : largement ouverts sur l'extérieur par de grandes baies vitrées, les magasins restaient vides, comme les rues. De temps en temps, on voyait passer une voiture d'auto-école circulant au ralenti et, le long des trottoirs, s'alignaient des camions dont les vitres des cabines étaient occultées par de petits rideaux de toile (tout le monde respectait le silence de dortoir qui flottait sur ce site : les boulistes qui s'affrontaient sur la terre battue d'un stade voisin jouaient sans échanger une parole, dans le seul bruit des boules entrechoquées).

Si l'on poursuit jusqu'à l'angle du chemin de la digue d'Alfortville et du chemin de Villeteneuve-Saint-Georges, on découvre que la construction de la zone industrielle s'est brusquement interrompue : un grand panneau annonce l'édification prochaine du « Techniparc 4 » (10 000 m² d'entrepôts et 800 m² de bureaux), mais la livraison des travaux est annoncée pour 2003 et, sur le site, il n'y a que deux pelleteuses, dont une seule est en état de marche : l'autre ne compte plus que deux



roues. En direction de la Seine, les signes de désaffection prolifèrent : les grands bâtiments Gaz de France, coloriés sur la carte du bleu des zones d'activités industrielles, sont abandonnés et promis à une destruction prochaine. Le lieu est historique, et particulièrement bien gardé : de hauts murs, une double clôture, et un gardien avec un chien. À l'intérieur, il y a une gigantesque pelouse envahie par les lapins et, si l'on se place dos à l'autoroute (c'était mon cas, j'avais trouvé sous le pont de l'A86 un arbre dont les branches s'étendaient par-dessus la clôture et, profitant du fait que le gardien était occupé à regarder un feuillet sur son téléviseur portatif, l'avais escaladé), deux hangars sur la gauche (dont un équipé d'un pont roulant) et, sur la droite, deux bâtiments administratifs formant angle droit. Parallèle à l'autoroute, la première de ces constructions est banale, mais la deuxième est un superbe spécimen d'architecture des années soixante. C'est un bloc rectangulaire blanc, haut de trois étages et placé sur des piliers de béton peints de ce bleu clair qui est souvent la couleur du carrelage dans les piscines municipales et parfois (mais de moins en moins) celui de l'uniforme des hôtesses de l'air. La façade nord de

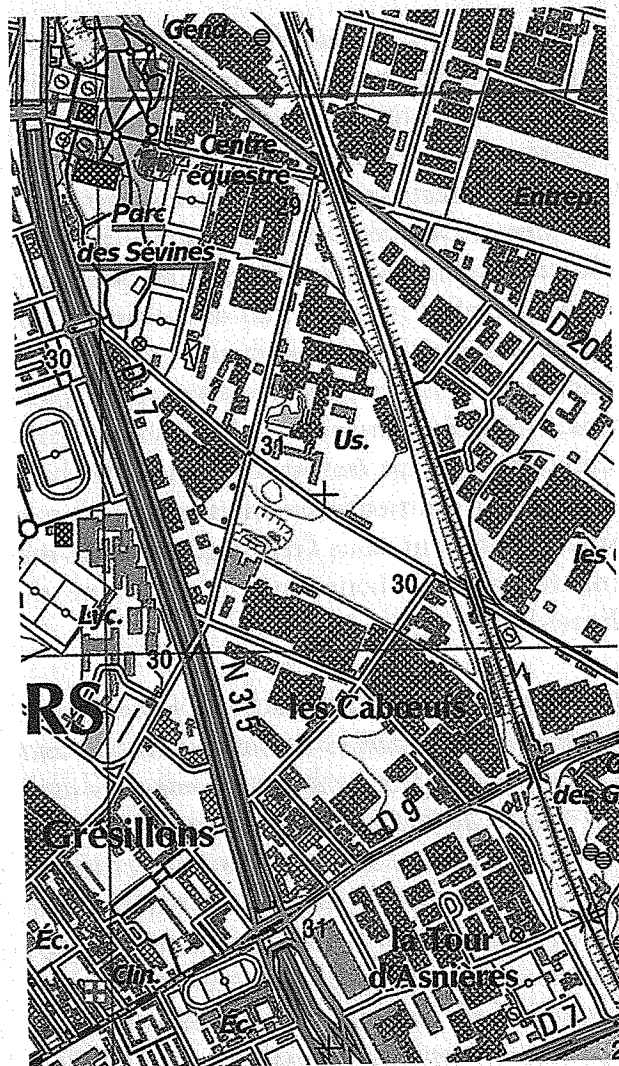
l'édifice, aveugle, s'orne d'une gigantesque mosaïque en céramique qui a, je l'apprendrais plus tard, été conçue par Fernand Léger juste avant sa mort et réalisée à titre posthume. L'ensemble paraît tiré d'un album de *Spirou et Fantasio* : on jurerait qu'entre ces murs se dessinent les plans d'une voiture ultrarapide aux formes aérodynamiques, ou bien d'un sous-marin individuel au mode de propulsion révolutionnaire (à l'examen, les grandes baies vitrées ne découvriront que des pièces désertées, des couloirs vides au linoléum taché et des plantes que le manque d'eau a rendues grises et poussiéreuses).

Partout, le vacant semblait contrevenir du mieux qu'il pouvait aux impératifs de rentabilité. Dans le quartier des Grésillons, à Gennevilliers, les quais de déchargement déserts des transports Gefco occupent, sur la droite de la rue des Cabœufs, une aire où la carte ne signale rien, et, sur la gauche de cette même rue, à l'angle qu'elle forme avec la rue du Fossé-Blanc, il y a l'ancien siège de Thompson CSF, promis à la démolition. Comme à

Alfortville, le bâtiment est tout droit issu de l'époque des ingénieurs-rois : il s'organise autour d'un petit lac entouré de saules, et les différents immeubles qui le composent sont tous plats, rectangulaires, et reliés entre eux par des passerelles vitrées, comme dans les maquettes du Bauhaus. On imagine que le site était autrefois peuplé de scientifiques en blouse blanche devisant calmement et portant sous leurs bras des plans roulés en tube. J'aurais aimé voir tout cela de plus près, mais les murs et le grillage étaient très haut et le chien du gardien particulièrement féroce : il m'a suivi en aboyant, sous l'œil goguenard de son maître, sur une bonne partie de la rue du Fossé-Blanc.

déposer / pendre

J'ai énormément perdu (mon portable, mes clefs, plusieurs cahiers de notes), mais j'ai tout de même fait des affaires, comme ces deux chaises de jardin dépareillées, négociées pour quelques euros. Il y avait des allées et venues fébriles autour d'une vingtaine de fourgonnettes garées en demi-cercle. Dans les coffres : des cuisinières, des téléviseurs à écran plat et des canapés cuir. Les enchères étaient rapides, houleuses, et les échanges immédiats. À plusieurs



reprises les guetteurs ont lancé des mises en garde, vite démenties. Quand ont finalement retenti les sirènes, j'avais déjà regagné la rue et pris mon air le plus dégagé, une chaise sous chaque bras.

J'imaginai toujours que les zones blanches seraient faciles à repérer, leurs limites clairement visibles sur le fond de la ville. Ce n'était, bien sûr, jamais le cas : à mesure que j'approchais, la carte cessait brusquement de décrire le réel et devenait un document inutile dont les formes abstraites, quel que soit le sens dans lequel on les plaçait, ne recouvraient plus le paysage. Mètre par mètre, il fallait reprendre le dessin, comme on défait une broderie qui s'est éloignée du patron.

Dans ces moments de flottement, je pensais inmanquablement à *SOS Météores*. Un passage de cette bande dessinée d'Edgar P. Jacobs montre le professeur Philip Mortimer errant dans la banlieue parisienne à la recherche d'un parc dans lequel il a pénétré la veille par erreur durant une tempête de neige. La première

planche reproduit la carte dont s'est muni le héros et, tandis que ce dernier refait son trajet et tente de faire coïncider ses souvenirs avec les lieux traversés, l'auteur dessine, case après case, les endroits qu'il nous a d'abord montrés sous forme de plan, représentant chaque maison, chaque route, avec les mêmes lignes économes et les mêmes couleurs primaires que celles qu'emploient les cartographes : la carte, sans cesser d'être langage, devient tableau.

Longtemps, j'ai, moi aussi, entretenu la confusion entre symboles et signes, lisant les livres comme des cartes, sans m'intéresser à leur chronologie, et n'utilisant les plans que pour y localiser des endroits fictifs, piochés dans les enquêtes du commissaire Maigret, dans *La Comédie humaine* ou dans *Fantômas*. J'ai même essayé, sous le titre « Pointillés », de faire fusionner carte et texte :

Trottoir Trottoir Trottoir Trottoir
Rue Rue Rue Rue Rue Rue Rue Rue
Trottoir Trottoir Trottoir Trottoir
Maison Jardin Allée Jardin Maison

Garage Dalle Allée Jardin Maison
Maison Jardin Allée Dalle Garage
Lot Abandonné Allée Jardin Maison
Appentis Jardin Allée Dalle Garage
Maison Jardin Allée Jardin Maison
Véranda Jardin Allée Jardin Atelier
Jardin Jardin Allée Local Poubelle
Trottoir Trottoir Trottoir Trottoir
Rue Rue Rue Rue Rue Rue Rue Rue
Trottoir Trottoir Trottoir Trottoir

(L'original, qui consignait et agençait tous les éléments d'un quartier du XIX^e arrondissement de Paris, recouvrait une feuille de quatre mètres sur trois.)

Un tel procédé visait à élargir les moyens limités dont dispose la langue pour dire l'espace. La plupart des descriptions l'organisent, le découpent en tranches : « de droite à gauche », « du plus près au plus loin ». Seuls quelques rares écrivains le restituent tel qu'il apparaît, sans hiérarchie, empli d'une profusion simultanée d'objets indépendants les uns des autres : « Il apercevait à ses pieds un petit lac bleu foncé et une bourgade assez considé-

22x
rable, plus de deux douzaines de bâtiments couverts en ardoise, des enclos, des murets, des chemins, et d'autres traces assez rectilignes et scintillantes, qui devaient être des espèces de gouttières géantes canalisant la flotte venue des cimes » (Jean-Patrick Manchette, *Le Petit Bleu de la côte Ouest*, Gallimard, 1976). Ces énumérations décousues introduisent dans le texte l'indécision de l'étendue et rendent un instant perceptible ce que serait une écriture complètement spatialisée ou, à l'inverse, un espace intégralement recouvert par la langue.

Les seules traces qui soient plus vives que mes souvenirs, ce sont ces images de motards effectuant des figures au milieu d'un parking. La foule, dense et passablement ivre, m'empêchait de voir le spectacle, et je ne pouvais qu'imaginer, tandis que les clameurs répondaient aux vrombissements, les sauts, les sorties de route, les casques peints et les combinaisons bariolées des coureurs. Alors j'ai fait comme mes voisins, j'ai tenu mon portable au-dessus de ma tête pour filmer les runs et les découvrir plus tard, dans le RER qui me ramenait chez moi.

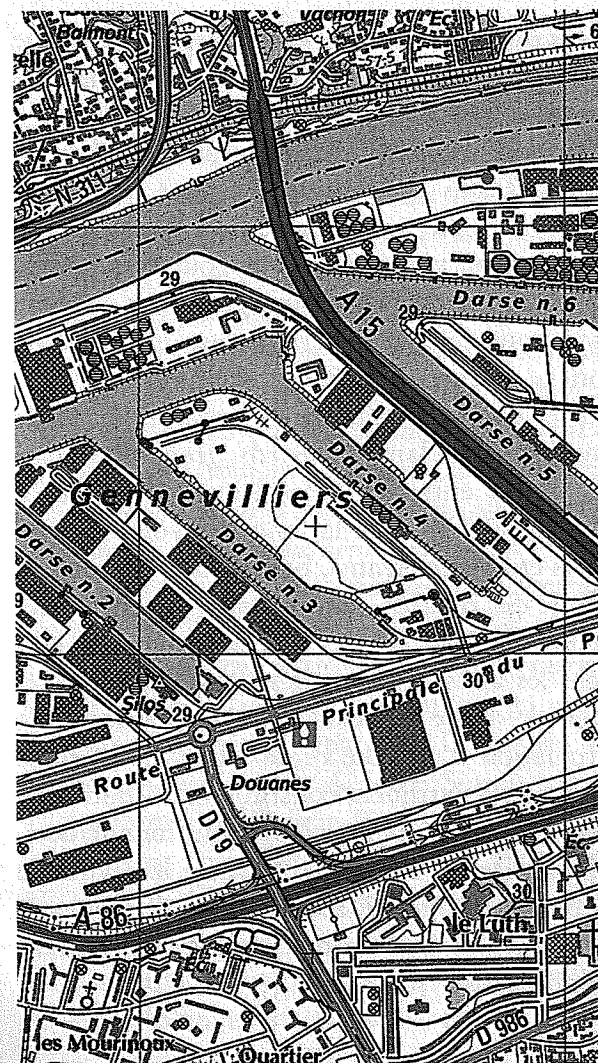
Il est peut-être nécessaire, à ce stade, d'apporter une précision importante : si j'ai effectué une expédition par semaine pendant un an (soit une cinquantaine de zones blanches explorées en tout) et que ce texte ne comporte que dix-sept cartes et à peu près autant de descriptions, c'est que souvent, et ce malgré tous mes efforts, rien de notable ne se manifestait sur les lieux visités. Je m'abandonnais alors au plaisir d'être nulle part, m'imaginant pour quelques heures soustrait à l'emprise de la surveillance urbaine et savourant, au milieu des ordures et des herbes folles, un paradoxal sentiment d'intimité et de confort. Puis, déterminé à ce que quelque chose apparaisse, je revenais, parfois à plusieurs reprises, notant à chaque visite les modifications du paysage et les retraits et les avancées de la ville, qui déferlait sur les friches comme la mer sur l'estran.

lun

*niel
cebf*

Sur le large quai situé entre les darses 3 et 4 du port de Gennevilliers, qui n'est pas, contrairement aux autres zones de déchargement, couvert de rectangles bleus (bâtiments industriels) et de cercles hachurés (réservoirs d'hydrocarbures), le panorama changeait sans cesse, à tel point que la carte avait préféré laisser la zone blanche. Sur place, on comprenait mieux les raisons de ce mutisme : dédié au commerce du sable et du gravier, le quai est recouvert de hautes collines dont la taille et le diamètre augmentent et diminuent au rythme des chargements et déchargements. J'ai retrouvé le même phénomène à Nanterre : entre la voie de RER A, l'avenue de Verdun et la rue Pierre-Semard, il y a l'entreprise Paridu-Letourneur (négoce de matériaux routiers), où j'ai passé de longues heures à observer le relief des sablières se modifier sous l'action de complexes machineries de tapis roulants, de silos et de tamis œuvrant tels des insectes aveugles.

Mais, à Saint-Ouen, sur le terrain qui s'étend entre la gare RER et le siège social du groupe pharmaceutique OCFP ; à Bobigny, entre les rues de la Convention, Toussaint-l'Ouverture et Diderot, et à Ivry, à l'angle des



voies du RER et de la rue Georges-Gosnat, je ne trouvais que des choses parfaitement banales (ordures, carcasses de voitures, de machines à laver) ou, au contraire, absolument indéfinissables (fosses ou monticules dont la finalité exacte restait mystérieuse ; ruines trop détruites ou trop sommaires pour être identifiées ; dalles de béton émergeant des herbes ; etc.), tout cela recouvert par un entrelacs de ronces, d'arbres à papillons, d'ambrosies, d'orties et de chardonnerets et parcouru par une faune timide : lapins, canards, grenouilles dans les mares entre le périphérique et le bassin d'Aubervilliers, rats le long des voies ferrées, chats et chiens errants, hirondelles, pigeons, et même des renards – on retrouve de semblables arches de Noé sur les plates-bandes qui cerrent les aires de repos des autoroutes : protégées de toute intrusion par le glacié de la circulation d'un côté et de hauts grillages de l'autre, ces jardinets constituent les dernières zones véritablement sauvages du monde occidental. Quand il a voulu réécrire le mythe de Robinson (*Concrete Island*), c'est d'ailleurs là que le grand écrivain britannique J.G. Ballard a fait échouer son naufragé.

flâne
pauvre

Souvent (plus souvent que je n'aime le reconnaître en tout cas), mon petit personnage de touriste périurbain se révélait tout aussi odieux, sinon plus, qu'un touriste véritable. Dans ce hangar où l'on arrivait au terme d'un très long parcours entre les voies s'alignaient des rangées de chaises et de vieilles banquettes occupées par des corps avachis. L'espace d'un instant, je me suis vu tendre la main pour ramasser l'un des dizaines de doseurs en plastique noircis qui jonchaient le sol, avant de me raviser. Malgré l'affluence, le silence était presque total et seuls fusaient, de temps en temps, des grognements désordonnés ou des hoquets mal contenus.

À errer sur ces périmètres vacants où rien n'accrochait le regard, j'éprouvais le même sentiment de flottement qu'à la lecture des *Corps conducteurs* de Claude Simon ou de *L'Inquisitoire* de Robert Pinget, textes qui ne comportent pas de perspective clairement ménagée mais déploient, telles des cartes, leurs minutieuses descriptions dans toutes les directions et où chaque détail, même le plus trivial, est riche d'un mystère jamais épuisé. Pareils livres manifestent l'étendue, contrairement

aux récits de voyage, qui se contentent de réduire l'espace à un itinéraire et d'aligner dates et noms comme on collectionne les cartes postales.

Explorant mes terrains vagues, zones vouées à la pure potentialité, lieux de l'inconfort extrême où rien ni personne n'a de place assignée, j'avais le secret espoir que les notes désordonnées et contradictoires finissent par aboutir à un texte qui ressemble à cette terre mille fois retournée et mêlée de débris, à ces toiles d'araignée qui s'accrochaient aux oreilles et aux cheveux et à ces fruits poussant sans arrosage ni jardinier. Je n'avais pour seuls objets que des ordures et des paysages fuyants et j'espérais que quelque chose malgré tout s'écrive, s'accrochant comme du lichen à ces surfaces pauvres et friables, croissant lentement, sans plan ni message. J'étais comme ces géomètres qui composent la carte d'un quartier en visant des détails insignifiants : le cadre d'une fenêtre, un appui de colonne, un angle de mur ou le bras d'une statue.

Je m'étais mis dehors, littéralement et, pendant des mois, je n'ai rien écrit au propre :

je griffonnais dans le bus et le RER, ou bien accroupi dans un coin pendant mes promenades. J'aurais bien voulu, avec de longues phrases pleines d'incises et de mots précis, border l'espace de signes. Mais, lorsque je rouvrais mon cahier, je n'y trouvais que de la brisure de texte que tentaient d'organiser des flèches tracées en tous sens. Sans cesse, appliqués à tout, revenaient les mêmes termes : « déchets », « ruines », ainsi que l'adjectif « abandonné ». Ma langue s'appauvrisait, comme si elle-même était gagnée par la désaffection, comme si l'informe, l'indifférencié auquel j'avais voulu me confronter avait finalement eu le dessus, m'obligeant à bredouiller toujours la même chose, incapable de dire ce qu'on trouvait sur ces lieux et ce qui m'y ramenait, inlassablement. J'étais dans les zones blanches comme avant le surgissement du texte, dans un grand vide où rien ne se fixe, où les expressions les plus contradictoires passent et repassent sans interférence et, au lieu de chercher à m'en extraire, je me complaisais dans cette languide plénitude infra-langagière, retardant au maximum le moment où un concept, une intuition finirait par polariser la langue.

pre-texte

la boucle continue à se boucler

Avant de me décider à la compléter, j'avais d'ailleurs envisagé de prendre la carte au mot et de traiter les zones blanches comme des décrochements de l'espace, des endroits limites et inaccessibles. Sans jamais me rendre physiquement sur les lieux qui m'intéressaient, j'avais accumulé les informations les concernant : détails de plans cadastraux, photographies aériennes et, plus tard, avec l'apparition de Google Earth et du géoportail de l'Institut géographique national, vues satellites. Toutes ces manipulations ne m'ont pas appris grand-chose : à l'image, les lieux blancs sur les cartes apparaissaient grisés d'une poussière d'objets trop fins pour être identifiables, et parfois occupés par des édifices depuis longtemps détruits (continue, la mosaïque de vues satellites de Google Earth est en effet composée de clichés pris à différentes époques et fait parfois coexister des états successifs d'une même zone). La tentation d'inventer ce que je n'arrivais pas à identifier était grande, mais y céder m'aurait conduit à écrire un roman, et je voulais autre chose : une réalité trouée, friable et infiniment plus mystérieuse que n'importe quelle histoire inventée.

Mes notes les plus lisibles sont souvent celles écrites par d'autres. Sur ce parking presque désert, trois promeneurs chaussés de bottes de caoutchouc arpentaient les vastes pelouses qui séparent les aires de stationnement. À intervalles réguliers, ils se baissaient pour ramasser quelque chose. Je me suis approché. Sous le torchon à carreaux qui en masquait le contenu, leurs paniers étaient pleins de champignons : girolles, lactaires, et même bonnets de lutin riches en psilocybine. L'un d'entre eux avait aussi décollé du bitume un cadavre de lapin dont seule la tête avait été écrasée : la fraîcheur de la chair le rendait, selon lui, tout à fait propre à la consommation, et il avait bien l'intention de le cuisiner une fois rentré chez lui. Devant ma surprise, ils m'ont expliqué comment accommoder les cadavres d'animaux trouvés, et ont même accepté de retranscrire à mon intention quelques recettes éprouvées, comme le couscous aux écureuils et le rat aux olives.

Les lieux vides et flous que j'explorais m'offraient le surplus d'inconnu que me refusait désormais la fiction, musique d'ambiance moulinée par la télévision et les magazines, pâte grise égalisant les surfaces, arrondissant

les angles et bouchant les fissures. J'étais revenu au réel pour trouver du merveilleux, alors que c'est précisément cette quête qui m'en avait, à l'origine, éloigné. Mais le monde s'était, depuis, considérablement agrandi, et dès qu'on quittait les itinéraires balisés où il présentait sa face usuelle, acceptable, tout s'obscurcissait. C'était dans ces endroits où la réalité excéderait le texte que je voulais me tenir le plus longtemps possible, regardant les phrases gigoter en tous sens comme des poissons fraîchement capturés.

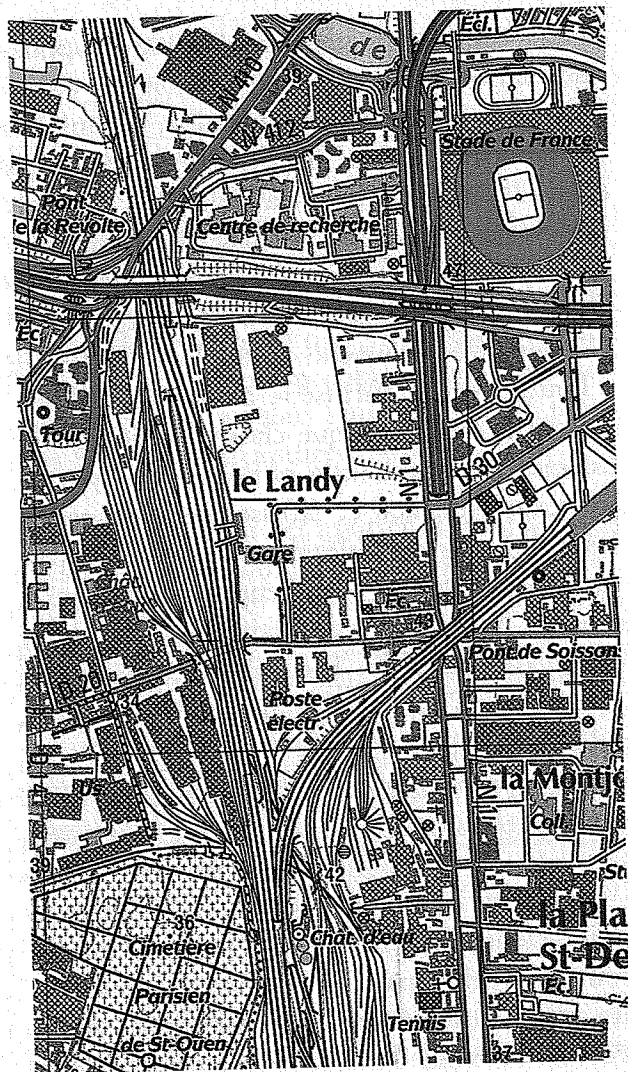
projet
Tel était mon projet : porter le texte là où il n'a aucune place, où il est, au mieux, incongru, déplacé, et observer ce qui se passe. Faire non pas du reportage, mais quelque chose qui ressemble aux rebondissements des *skaters* sur les escaliers, les rampes et les murets : une performance limitée dans l'espace et le temps, où l'on sente constamment la tension de celui qui parle et ses efforts (rarement couronnés de succès) pour rester en équilibre.

Sur mes zones blanches, j'écrivais à l'aveugle, sans plan ni projet précis, mais me

sentais toujours vaguement ridicule à rapporter, comme l'aurait fait un archéologue ou un entomologiste à chapeau de paille, des miettes de désordre urbain serrées dans mes petits cahiers. J'avais souvent la tentation, une fois mes pages noircies, de les laisser là, au sommet des tas d'ordures, comme d'autres se débarrassaient de leur réfrigérateur ou de leur machine à laver. Une nouvelle technologie, celle de « l'informatique diffuse », aurait pu me permettre de faire quelque chose d'approchant : associer, via une liaison radio à courte portée, un texte à un lieu et diffuser ce message sur les téléphones portables de toute personne passant à proximité de l'endroit « annoté ». Conçue à l'origine pour faire de la publicité ciblée (informer les badauds du menu d'un restaurant, d'un programme de cinéma, etc.), « l'informatique diffuse » permet d'écrire dans l'espace en utilisant les cartes comme une portée.

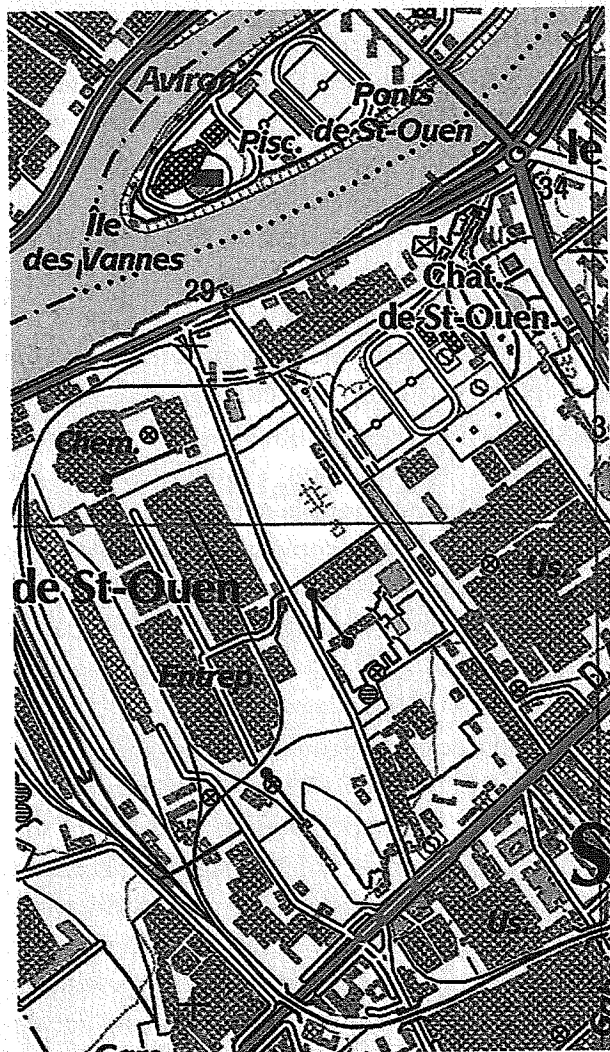
scote
octobre

Ainsi, au Landy, qui forme, sur la carte de Saint-Denis, la zone blanche la plus vaste de toute la région parisienne, j'aurais pu laisser un texte demandant aux passants de tendre l'oreille : lorsque s'apaise le vacarme de l'auto-



route toute proche, on entend en effet des chants gais et rythmés. Il faut un certain temps pour comprendre que cette musique vient d'un des entrepôts en briques rouges qui bordent le terrain, du côté de l'avenue du Président-Wilson, et où l'Église évangélique de l'onction a établi ses quartiers : toute la semaine, la chorale répète fiévreusement en vue de la cérémonie dominicale. D'autres entrepôts avoisinants ont eux aussi été investis par des associations religieuses : juste en face de l'Église de l'onction s'est installé le Sri Ayyapan Temple, dont la présence est signalée par une simple photocopie collée sur une porte en fer coulissante et par une grappe de petites cloches tubulaires qu'agitent les rafales glacées qui soufflent depuis le Stade de France jusqu'à la porte de la Chapelle.

Sur les docks de Saint-Ouen, un autre message aurait attiré l'attention des piétons empruntant les rues Batelier et Ardoin sur l'incroyable usine de la Compagnie parisienne de chauffage urbain, dont les différentes unités communiquent entre elles par d'énormes tuyaux blancs de plusieurs mètres de diamètre, donnant à l'ensemble un air de station spatiale, et surtout sur le centre d'inci-



nération du Syctom, entièrement métallisé et relié à la rue par une vaste rampe d'accès à double révolution. Bloc de métal aveugle, le bâtiment ne laisse filtrer aucun son, et on ne peut s'empêcher de penser qu'il abrite non pas une fosse de stockage des ordures et des fours, mais des activités bien plus secrètes et bien moins avouables, comme le clonage généralisé d'enfants ou la fabrication massive d'armes biologiques (les cuves, silos et autres châteaux d'eau sont le reflet inversé des zones blanches : visibles à des kilomètres, ils restent malgré tout fermés, opaques et mystérieux, alors que les terrains vagues, imperceptibles sans le filtre de la carte, s'offrent sans difficulté une fois localisés. Réservoirs et friches pourraient constituer les parties émergées et immergées d'une même entité, une poche souterraine d'histoires et de noms dont la masse gonfle et creuse le paysage).

Enfin, aux Barbanniers, petit îlot de verdure coincé entre la départementale 911 et les autoroutes A 15 et A 86, j'aurais suggéré aux promeneurs de pousser jusqu'au restaurant McDonald situé un peu plus haut et construit dans l'ancienne gare des Chemins de fer du Nord. Pour être le plus pittoresque possible,



l'endroit a été rénové et surtout complètement isolé de son environnement immédiat : un grand grillage le sépare de l'entrepôt de la Sernam adjacent, et les portes à double battant qui s'ouvraient autrefois sur le quai ont été remplacées par une cloison percée de fenêtres très haut placées. Les consommateurs de hamburgers ne voient donc ni l'ancien quai envahi par les hautes herbes, ni les wagons de marchandises qui rouillent sur les voies de garage, ni les trois containers aménagés en abri devant lesquels on a disposé une table de fortune et un vieux parasol orné du logo des glaces Miko.

Riche de promesses, « l'informatique diffuse » s'est finalement révélée hors de ma portée, tant pour des raisons techniques que financières. À terme, je ne désespère cependant pas (on peut rêver) de convaincre l'un des organismes qui travaillent au développement de cette technologie (la société britannique Proboscis, l'Institut national de recherche en informatique et automatique de Rennes et l'École polytechnique fédérale de Lausanne) de me confier un de leurs prototypes pour organiser des jeux de piste géants dans Paris.

text
Cracking

J'aurais voulu trouver un texte, une lettre, voire de vieilles photos tombées d'un album de famille pour les incorporer à mon manuscrit. Mais rien. Alors je prodiguais dans le vide, à l'intention d'hypothétiques promeneurs, les messages que j'aurais aimé découvrir. Je ne saurais aujourd'hui dire exactement ce que racontaient ces textes glissés dans des enveloppes et laissés bien en évidence sur un arbre, un pan de mur ou l'appui d'une fenêtre : la règle était de les abandonner à l'endroit où ils avaient été écrits. Il ne m'en reste qu'un, rédigé mais resté dans ma poche faute de temps pour le laisser (j'avais quitté les lieux précipitamment) : « Sur cette dalle de béton venteuse, jonchée d'antennes, de fils électriques et d'appareils de climatisation, brusque sensation d'être sur le toit d'un immeuble, alors que le GPS indique une altitude proche de zéro. Seule conclusion possible : l'immeuble, dont l'existence ne saurait être mise en doute, se trouve sous terre. J'ai cherché tout un après-midi la trace de cet iceberg urbain. »

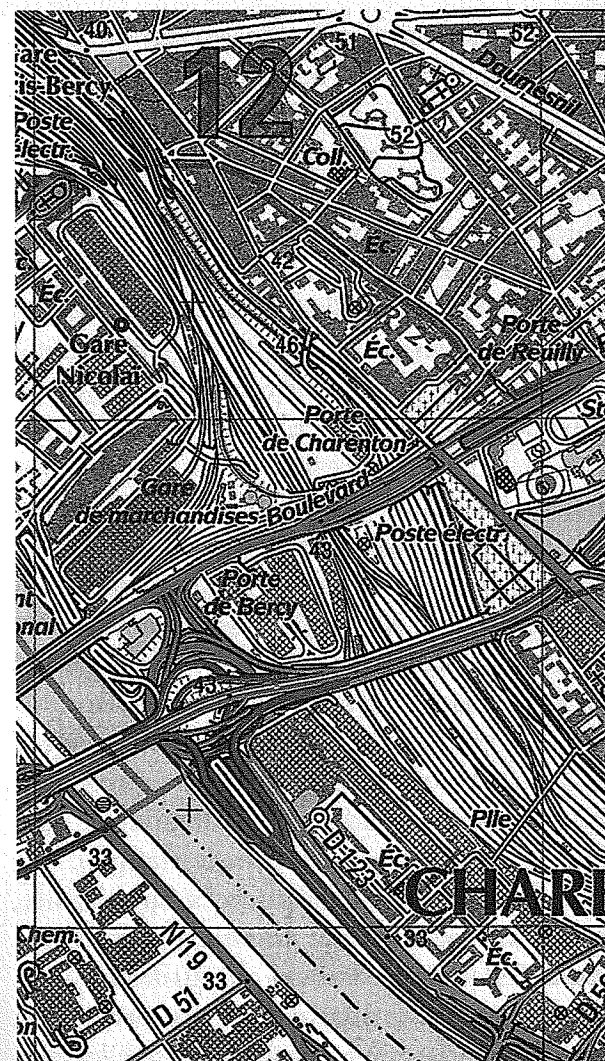
Pour me déplacer, j'utilisais uniquement les transports en commun, profitant du point de vue panoramique qu'offrent métros, bus, RER

et tramways sur la ville : grâce à ma carte orange, une foule de détails invisibles aux automobilistes m'étaient dévoilés. Et, régulièrement, je passais sur ces immenses plaines ferroviaires qui, à Drancy, à Pantin et à Ville-neuve-Saint-Georges, distendent le tissu urbain (la carte les représente comme des muscles sur des dessins anatomiques : une série de courbes s'écartant progressivement les unes des autres pour revenir un peu plus loin se confondre en un trait unique). Vues du train, elles semblent égales et mornes comme des lacs de fer aux eaux sonores et grises. Mais, à parcourir à pied l'enchevêtrement de voies qui s'étend de la porte de la Chapelle au Stade de France, on découvre un terrain accidenté, bosselé de talus, creusé de tunnels et zébré en tous sens de passerelles et de suspensions caténaïres. De multiples constructions sont éparpillées entre les rails : relais électriques, châteaux d'eau, hangars, cabanons et citernes, tous recouverts d'herbes et de branchages comme des épaves à la dérive. Et l'on est au milieu de tout cela comme un naufragé d'opérette, égaré sur sa petite île sous le regard vaguement curieux ou simplement indifférent des centaines de passagers qui, la joue collée à

épave

la vitre de leur compartiment, cahotent sur la zone.

La carte représente les rails comme des traits pleins, réguliers, ininterrompus. En suivant leur tracé à travers la ville, on découvre que plus d'un tiers d'entre eux sont en réalité à l'abandon, un peu comme si certaines rues, figurées sur les plans par d'impeccables bandes blanches serpentant entre les parallélipipèdes des bâtiments, s'étaient en réalité dégradées jusqu'à en devenir impraticables et constituer, dans Paris, des friches interdites à la circulation. À la sortie de la gare de Lyon, les voies les plus proches de la Seine s'incurvent vers la porte de Bercy où elles forment, entre le périphérique et les quais de déchargement des transporteurs routiers, un grand triangle d'herbes et de rouille mêlées. Au sommet de cette figure, juste avant le pont National, s'élève une grande tour d'aiguillage qui sert, l'hiver, d'abris à un groupe de clochards. (Il y a une dizaine d'années, j'avais moi-même décidé de passer deux semaines dans un



bâtiment similaire, près de la gare d'Austerlitz. Inspiré par les actionnistes viennois et l'artiste américain Chris Burden, je voulais essayer de vivre quelque temps dans un lieu totalement inhospitalier, d'habiter l'inhabitable. Mon installation dans la tour n'est malheureusement pas passée inaperçue de la sécurité de la SNCF – les véritables errants sont plus discrets –, et j'ai été rapidement chassé par trois vigiles peu sensibles à l'intérêt artistique de mon projet.)

Du parapet du pont National on découvre, côté Paris, une construction qui longe les voies sur berge et que les fumées d'échappement ont rendue presque noire. Une inscription à peine lisible signale encore l'ancienne fonction des lieux : « Gare frigorifique de Paris-Bercy ». Un petit escalier qui descend en colimaçon le long du pont permet d'y accéder (après avoir traversé une grande pièce désaffectée qui devait servir de plate-forme logistique). On pénètre alors sous une haute voûte fermée, côté Seine, par un mur montant jusqu'à une hauteur de quatre mètres et surmonté d'un grand soupirail qui laisse passer le bruit de la circulation. Placés au centre du tunnel, les rails

sont encadrés de longs quais de déchargement qui s'ouvrent sur d'anciennes chambres froides encombrées d'ordures. L'ambiance est fantastique, oppressante : la première fois que je suis descendu dans cette gare semi-souterraine, j'ai cru entendre des respirations dans la pénombre et j'ai prudemment battu en retraite (c'étaient vraisemblablement des chats). Quand je suis revenu, plusieurs mois plus tard, je me suis simplement assis dans le noir et j'ai laissé affluer les images, les histoires : pendant des heures, des scènes de *Fantômas*, de *M le Maudit*, de *Batman*, de *Belphégor* et de bien d'autres se sont hybridées dans une fiction interminable, atmosphérique, faite de tableaux mille fois retouchés et de péripéties improbables, sans cesse changeantes, un peu comme une chanson que l'on fredonne à voix basse et dont les paroles et le rythme se modifient sans que l'on s'en rende compte.

*Les pièces manquantes, ce sont les photos que
l'on a prises de moi, et que je ne verrai jamais.
Ainsi ces prostituées qui se poussaient du coude
tandis que je passais et repassais devant elle,
cherchant un moyen d'entrer sur un terrain mais
leur offrant, je m'en rendais bien compte, l'image*

d'un client hésitant et honteux. Elles ont attendu que j'essaye de grimper au mur pour tendre vers moi leur portable (j'ai entendu dans mon dos le dé clic caractéristique), me fixant sans nul doute dans une position particulièrement ridicule. Ou bien ces adolescents vêtus de combinaisons brillantes et le visage couvert d'un masque, croisés dans un hall d'usine : lorsque nous sommes tombés face à face, leurs étranges costumes (épaulettes en papier d'aluminium, antennes sur la tête, après-skis recouverts de peinture dorée et cape doublée d'un rideau de douche) m'ont laissé interdit. Ils ont profité de ce moment de flottement pour tirer une rafale de capsules de peinture rouge dans ma direction avec leurs armes en plastique et pour filmer la scène : ma silhouette instinctivement recroquevillée sous l'assaut circule peut-être encore de portable en portable dans la cour d'un collège.

À ma grande surprise, aucun des lieux explorés ne s'est révélé (mais peut-être ne les visitai-je pas aux bonnes heures...) un lieu de drague. Depuis le premier jour, je m'attendais, un jour ou l'autre, à débouler au milieu des types en jean moulant se matant d'un air équivoque ou bien de couples très habillés s'observant derrière les vitres de leurs voitures. Jouant, enfant, au détective dans un jardin public, j'avais observé, puis suivi à la trace avec des amis, un groupe d'individus qui « se comportaient de manière suspecte », comme on disait dans les romans que je consummais alors en très grande quantité. Cette filature, contre toute attente, ne nous a pas permis de confondre une bande de cambrioleurs qui tenaient depuis des mois la police locale en échec. Avancant courbés derrière les arbres et les buissons, nous sommes arrivés tout au fond du parc, derrière la remise des jardiniers, et

avons découvert avec stupéfaction quelques-uns de nos suspects qui s'étreignaient passionnément.

Les rencontres étaient exceptionnelles : la plupart du temps, j'étais seul, et les aires que je visitais étaient saturées d'absence et d'histoires mortes. Les rues elles-mêmes étaient condamnées : à Bobigny, les ronces recouvraient l'asphalte et les trottoirs de la rue René-Goscinny fermés à leurs deux extrémités par de hautes palissades métalliques. À Gennevilliers, c'était une rampe d'accès à l'autoroute A15 qui, derrière les grillages, apparaissait vide comme une piste de bowling, et, à Massy-Palaiseau, une ancienne bretelle de l'A106 était remplie d'ordures, d'eau stagnante et de branches mortes comme une piscine abandonnée.

À lire une carte, de tels phénomènes sont inconcevables : le réseau de circulation y est l'ossature même de la ville et, si les petits rectangles qu'il délimite peuvent indifféremment s'emplier ou se vider, la trame des routes et des rues, elle,

ne peut varier. Mais, tandis que je progressais, des brèches s'ouvraient en enfilade, des bâtiments entiers, des rues, apparaissaient puis disparaissaient, et partout se glissaient des ombres furtives : c'était comme si j'avais trouvé les aires où la ville se vaporisait, chacun de ses éléments devenu si léger qu'un souffle le dissipait. Les façades, les mobiliers et les silhouettes voletaient comme des cendres au-dessus d'un foyer, puis, d'un coup, tout retombait, et il n'y avait plus que des débris noircis.

Certaines villes étaient plus propices que d'autres à de tels phénomènes : le dessin de Gennevilliers, de Clichy, de Saint-Ouen, d'Aubervilliers, de La Courneuve et de Pantin fluctuait comme un réseau d'ombres projetées sur le sol par des branches d'arbres. Paris, en revanche, apparaissait couvert d'une couche interrompue de bâti, sans interstices entre les immeubles, les boutiques, les parkings, les centres commerciaux et les rues piétonnes. La ville ressemblait à son plan : un agrégat de carrés et de rectangles diversement colorés et labellisés en gros caractères (« C'est désormais la carte qui [...] engendre le territoire » – Jean Baudrillard, *Simulacres et simulation*).

spec/
leu

Usée, annotée, pliée et repliée pendant un an, la carte n'est plus ce regard neutre et distant sur l'espace, mais est devenue un lieu elle-même, avec ses accidents, ses noms propres et ses traces (boue, sang séché et graisse des sandwiches).

Elle raconte une histoire et pourrait même constituer une pièce à conviction en cas d'arrestation : difficile, au vu des innombrables flèches et gribouillis qui la couvrent, de nier la préméditation.

Je ne supportais pas cette image d'une cité totalement balisée, sans jeu entre les diverses constructions, d'un monde où l'on sait toujours où l'on est. Comme un volcan grondant au fond de la forêt, il faut que, quelque part dans la ville, il y ait un endroit où sourd l'inconnu. C'est pourquoi j'aime tellement Jules Verne : chaque personnage des *Voyages extraordinaires* lutte de toutes ses forces contre l'idée d'un monde fini qui ne ferait que dérouler des motifs déjà vus cent fois.

Comme eux, je n'arrivais à accepter l'image que me présentait le plan, celle d'un Paris uniformément construit, bloc grisé qu'aucune fissure n'entamait. Ce n'était plus une ville mais une maquette : qui vivait là ? Armé de ma carte, je traquais la moindre brèche : les quelques mètres carrés de blanc laissés, porte

de Clignancourt, par les parkings du dépôt de la RATP ou bien le creux que formait, porte des Lilas, le toit d'un réservoir souterrain.

Mais plus je m'acharnais, plus les trouées rétrécissaient : ce n'étaient plus que dalles noirâtres et humides sous les ponts, cours encombrées de poubelles au fond des porches, terrasses jonchées de détritrus, rampes de parking s'enfonçant dans la pénombre, terre-pleins herbeux à la croisée des routes et, au centre des immeubles, des puits de poussière clos par une verrière constellée de fientes de pigeons. Dans le VII^e arrondissement, l'hôpital Laennec, qui ressemblait, quand on arrivait à y entrer (il fallait passer par-dessus le mur qui longe la rue Vaneau), au village du feuilleton *Le Prisonnier*, allait devenir un lotissement de luxe ; à Pantin, Meunier, la filiale immobilière de la banque BNP-Paribas, s'appêtait à emménager dans la cathédrale désaffectée des Grands-Moulins ; dans le XVI^e, la vieille gare d'Auteuil, avec ses centaines de lapins, allait laisser place à des HLM ; à Aubervilliers, les friches situées entre la darse et le périphérique extérieur étaient progressivement comblées par les bureaux du « parc du Millénaire » ; et,

aux Batignolles, le sort des alentours de la vieille gare de marchandises faisait l'objet d'un bras de fer passionné entre majorité et opposition municipales (immeubles résidentiels ? zone industrielle ?). Chaque parcelle de terrain abandonné était immédiatement cernée de palissades, chaque ruine masquée de bâches colorées : plus aucune aspérité ne devait dévier la trajectoire des consommateurs.

Pour découvrir qui cultivait cette parcelle fleurie, coincée entre les deux massifs de ronces, je laissai ces messages plantés sur un tuteur. Huit jours plus tard, mes billets étaient à la même place, détremvés ou bien au contraire séchés et durcis, mais toujours sans réponse. Je les fourrai dans ma poche (la plupart étaient devenus illisibles, mais je les gardai tout de même : je les ai toujours) et les remplaçai par d'autres que j'espérais plus aguicheurs et donc plus à même de susciter une réponse. Peine perdue : le jardinier mystérieux ne s'est jamais manifesté et j'ai fini, de dépit, par lui voler des fleurs.

Pendant des mois, je me suis cogné aux murs, consignait fiévreusement les rares

issues que je trouvais, comme ce terrain vague en forme de triangle dont la zone industrielle des Platanes, à La Courneuve, forme la base et l'A1 et une voie ferrée désaffectée les deux côtés : très sauvage, l'endroit est colonisé par les lapins, avec dans un coin l'inévitable carcasse de voiture, et il n'y a rien d'autre à y faire que de pisser contre un arbre, jeter des cailloux dans les boîtes de conserve, courser les chats et paresser dans l'herbe haute.

Je rêvais de villes à la trame mitée, comme Rome et Berlin, où subsistent encore, près de la via di Bravetta et sur l'Oranienburgerstrasse, des friches gigantesques, ou encore de Johannesburg, irrégulièrement perforé de profonds puits de mine. J'imaginai quel quartier, quel monument pourrait être avantageusement remplacé par un terrain vague : l'Opéra (pas Garnier – ses toits offrent un exceptionnel terrain de jeu –, mais Bastille) ? Le Sénat, l'Assemblée nationale ? L'île Saint-Louis (tenant : on ne laisserait debout que Notre-Dame et la Sainte-Chapelle, dont les tours, au bout de quelques années, émergeraient d'un indescriptible fouillis végétal) ? Le XVI^e (mais c'est déjà un désert) ? L'Arc de triomphe, ne serait-ce que pour le plaisir de rompre la perspective

grandiloquente Concorde-Étoile-Défense ? Rive gauche, on raserait l'Académie française, les Invalides, l'École militaire et la plupart des ministères en bord de Seine, ne laissant dans l'herbe que quelques sections de corniches dorées et des morceaux du dôme de l'Institut. Les Halles, le front de Seine et La Défense seraient intégralement vidés de leur population salariée et les bureaux, laissés en l'état, ouverts au public : on interdirait, sur ces sites, toute nouvelle implantation d'entreprises ou de commerces. Enfin, à l'image de la tour Saint-Jacques, jamais aussi belle que depuis qu'elle est intégralement recouverte d'échafaudages, des réseaux de poutrelles de métal serrées viendraient masquer certains monuments, tels le Panthéon et l'Obélisque.

C'est un film trouvé sur YouTube : à l'angle de deux rails, on voit un auvent de planches qui protège cinq petites cages grillagées, chacune percée d'une chatière. À l'intérieur, des assiettes remplies de croquettes et de pâtée. Quand la petite dame vient renouveler les portions, une dizaine de félins accourent pour se frotter contre ses jambes : elle les caresse et leur parle longuement. Dès qu'elle est partie, deux errants

risquer/d'explorer 126
le côté

MONUMENTI + ISTITUZIONI

émergent d'un hangar, chassent les chats à coups de pied et, dans un concert de miaulements, passent le bras par les chatières pour récupérer les aliments. Je ne sais pas si ce sont des acteurs ou si l'incident est authentique, mais, à force de visionner les images, j'ai reconnu l'endroit et j'y suis retourné. L'abri de planches existe bel et bien, et les cages qu'il recouvre recèlent effectivement des aliments pour chats.

Puis je suis parti en voyage, et les banlieues nord et est de Paris se sont embrasées. Chaque soir, je regardais CNN, et il me semblait que le film de mes douze mois d'expéditions défilait en accéléré. À l'écran, les présentateurs ne parlaient jamais d'une ville ou d'une cité en particulier, mais toujours des *suburbs*, dépouillant des quartiers entiers de leurs nom et situation, comme si un anneau inconnu et menaçant ceinturait Paris, et que Clichy-sous-Bois, Le Blanc-Mesnil, Aulnay-sous-Bois et Tremblay s'étaient effacés des cartes pour disparaître dans les limbes avec toute leur population.

J'avais déjà connu un sentiment similaire il y a plus de dix ans, lorsque je suis arrivé pour la première fois à Washington DC. Sur la carte de la capitale américaine (j'achète

toujours, quand je voyage, des cartes topographiques des lieux traversés pour disposer d'un point de vue alternatif sur le paysage), j'avais été étonné de ne voir figurer qu'un quart de la ville : les zones noires et pauvres n'étaient tout simplement pas représentées. « Pourquoi le seraient-elles ? » m'avait-on répondu lorsque je m'étais inquiété de cet état de fait : « Seuls ceux qui y habitent y vont, et ils n'ont pas besoin de carte. » En Afrique du Sud, où je séjournais, c'était la même chose : les plans du Cap et de sa banlieue cossue ne coïncidaient pas, ils étaient séparés par un cercle invisible de *townships* aux noms et à la géographie variables, cachés aux automobilistes arrivant de l'aéroport par de hautes palissades érigées sur les bas-côtés de l'autoroute.

Terrains d'excursions balisés, les jungles, les déserts et les montagnes ont cessé d'être des *terra incognita* : la frontière du monde connu passe désormais aux portes des villes. Les mégalo-poles s'indifférencient sur leurs marges, et les zones blanches sont les avant-postes de cette transformation, les points par

où Paris, Lagos et Rio communiquent comme les bassins d'une écluse. Un double mouvement rapproche les grands centres urbains : à l'internationale, grossièrement mise en scène, des sièges sociaux et des salons VIP répond celle des terrains vagues et des bidonvilles, zones poreuses, reliées entre elles par un réseau de correspondances fines comme des vaisseaux capillaires et qui peuvent permettre de voyager sans bouger.

Avec un peu d'entraînement, on glisse presque instantanément du boulevard Macdonald au Meadowland, cette région du New Jersey couverte de décharges et de marais où se profile de temps en temps, sur fond de gratte-ciel new-yorkais, la silhouette d'un héron. Puis, sans que le paysage paraisse fondamentalement se modifier, c'est la plage indienne d'Alang, jonchée de gros morceaux de bastingages, de tuyaux et de moteurs arrachés aux épaves envoyées là pour y être dépecées. Par variations imperceptibles, comme dans ces films projetés en accéléré où l'on voit lentement pourrir un fruit ou se lever le soleil, la grève huileuse se couvre des immeubles laissés inachevés à Bu Tina, dans l'émirat de Sharjah,

où s'entassent les ouvriers pakistanais qui travaillent sur les chantiers de Dubaï, distants de quelques kilomètres. On devine, plus qu'on ne perçoit, des mouvements confus et des variations de couleur à l'extrême limite du champ de la vision, et il suffit de tourner la tête pour que cette sourde agitation devienne un défilé de marchés : Sandaga à Dakar, Tripoli à Beyrouth, Pei ho à Hong-Kong, Roque Santeiro à Luanda et puis Luang Prabang, Visviri, Chatuchack, Psar Thmei, Central de Abasto, Tcherkizovski et, pour finir, le *Seventh Kilometer Market* d'Odessa, dont les allées rectilignes sont bordées de vieux containers ouverts sur le côté et transformés en boutiques (on a le sentiment de contempler toujours la même image, chaque nouvelle scène semblant émerger du cœur même de la précédente sans jamais cesser d'en faire partie). Un malaise finit par nous gagner, mélange de mal de mer et d'illusion d'optique persistante, et, pour le dissiper, on fixe son regard sur un détail jusqu'à le voir effectivement changer. Rien ne se passe, et quand, de guerre lasse, on détourne les yeux, c'est encore un nouveau panorama : la décharge d'Entressen, à Fos-sur-Mer, d'où s'échappent périodiquement des nuées de sacs

plastiques qui recouvrent les champs avoisnants d'un glaçage translucide et vont voler jusqu'à l'ancienne base militaire de Slab City, en plein désert californien, envahie la moitié de l'année par des camping-cars de retraités et à laquelle se superposent presque immédiatement d'autres casernements : l'île portoricaine de Vieques, mosaïque, vue d'avion, de pistes d'atterrissage, de hangars et de mess abandonnés, et l'ancienne prison irlandaise de Long Kesh, fermée depuis 2000 mais dont les hauts miradors sont toujours visibles depuis l'autoroute M-1. Les mêmes éléments, sans cesse – ciment, tôle ondulée, carton, ordures et ciel nervuré des lignes noires des branchements illégaux –, mais chaque fois un lieu différent : quartier Saddam, à Tanger, camp de Rachidiyé, à Beyrouth, bidonville d'Ajgunle sous la rampe d'accès d'Apapa Wharf à Lagos et zone du *Nickel*, sur 5th Street, au centre de Los Angeles. Immobile, on se laisse porter pendant des heures, des jours.

Le monde, c'est ce mouvement incessant
entrevu par les trous de la coque de nos capi-
tales, désormais paquebots de croisière pour le
troisième âge. Sur des centaines de kilomètres,
ce sont des maisons à demi construites et déjà
abandonnées, des bandes d'exclusion le long
des frontières, des zones franches, des villes-
entrepôts, des galeries commerciales et ces
dalles de béton ceintes de hauts grillages où
les zones de jeu peintes sur le sol sont depuis
longtemps effacées. Ce sont les bâtiments
flambant neufs de New Mumbai et Suzhou
Industrial City, dont les façades brillent entre
les fondrières et les tas de sable, et les *resorts*
du sud de l'Espagne, vides six mois par an
comme les colonies de Cisjordanie et les bases-
vie des champs pétroliers de Hassi Messaoud.

Les signes, panneaux et flèches dont tout cela est bardé nous empêchent de rien voir : on circule avec aisance, que chercher de plus ? Mais éteignez votre portable et votre GPS, masquez les publicités et les enseignes lumineuses : que voyez-vous ? Regardez bien, vous êtes passé par ici des centaines de fois : est-ce que vous savez où vous êtes et ce qui s'y passe ? Privés de leur nom et de leur fonction, les bâtiments s'avachissent comme des emballages crevés. Les poteaux, les fils, les rues tracent des figures, encadrent des détails, en soulignent d'autres, mais rien n'a de signification ni d'emploi ; il n'y a que des objets incertains et des événements indécidables. Où est votre place ? Comment habiter ici ? Malgré la couverture satellite permanente et le maillage des caméras de surveillance, nous ne connaissons rien du monde.

couvert

REMERCIEMENTS

Merci à Thierry Rousselin pour ses précieux conseils cartographiques ; à Olivier Bétourné, Sophie de Closets et François Bon, qui ont soutenu et nourri ce projet depuis le premier jour, quand je suis venu étaler mes cartes et mes photo satellites sur leur bureau ; au collectif Ultralab ; aux revues *Vacarme* et *Inculte*, qui ont publié les prémices de ce projet ; ainsi qu'aux membres de l'Atelier de géographie alternative (Xavier Bismuth et Xavier Courteix), fondé pour poursuivre et développer sur d'autres supports le travail esquissé par ce texte (premiers travaux disponibles sur www.unsiteblanc.com).